

Dara Tumaca – Ramos

Confiés à mes soins

La joie d'éclairer
les esprits et
de toucher les cœurs



Cahiers MEL

43

Dara Tumaca – Ramos

Confiés à mes soins

La joie d'éclairer les esprits et de
toucher les cœurs

*Faites donc connaître
dans toute votre conduite
à l'égard des enfants
qui vous sont confiés
que vous vous regardez
comme les ministres de Dieu,
en l'exerçant avec une charité
et un zèle sincère et véritable...*

Saint Jean-Baptiste de La Salle
Méditation 201 (9^e MTR)

Traduit en français par F. Édouard Bergeron

Frères des Écoles Chrétiennes
Via Aurelia 476
00165 Rome, Italie

Juin 2011

Présentation

« Confiés à mes soins » est une œuvre qui captive le lecteur dès sa première histoire par sa simplicité, sa spontanéité, son naturel et son humanité profonde. Chaque chapitre est comme la perle d'un collier qui, enfilée avec les autres, nous fait découvrir peu à peu l'âme de l'auteur, sa capacité d'observation et d'admiration, son engagement et son amour pour l'œuvre éducative.

Le titre, pris d'une méditation de Jean-Baptiste de La Salle (MD 208), permet de constater comment les intuitions pédagogiques et spirituelles lasalliennes continuent à être d'une grande actualité et peuvent offrir un horizon rempli de sens aux éducateurs d'aujourd'hui.

Dans un monde où beaucoup de professeurs se sentent démotivés et tentés d'abandonner la profession, il est encourageant de voir comment quelqu'un parvient à expérimenter la joie profonde d'éduquer. L'auteur nous apprend à savoir toujours lier la vie et l'école, à tenir compte des petits détails, à exercer la patience et à maintenir l'autorité, à ne mettre aucun frein à la créativité et à savoir traiter chaque élève non pas comme un numéro ou le nom d'une liste de classe mais comme une personne en croissance, qui mérite *tous nos soins*.

Je conseille la lecture de ce Cahier de la MEL à tous les professeurs qui veulent continuer à approfondir la compréhension de leur profession en tant que véritable vocation. C'est à partir de cette conception du travail éducatif que la profession se transforme en mission, le professeur en ministre et que les élèves sont vus comme étant « confiés à nos soins » par Celui qui nous a envoyés travailler dans cette parcelle du Royaume.

Frère Alberto Gómez

Très chaleureux remerciements

Je suis très heureuse que les personnes qui ont permis la réalisation de ce livret, que je considère comme un projet personnel, fassent partie de mes meilleurs amis. Je leur serai perpétuellement reconnaissante.

À Shirley Mae Mendoza-Maghari, ancienne compagne de pensionnat et très chère amie – Tu as été la première à lire les brouillons des histoires. Je te remercie de tes encouragements et de tes suggestions.

À Madame Cecil Jalandoni, notre conseillère en anglais – Vous avez accepté avec enthousiasme de réviser mes histoires et avez laissé sur ma table une réconfortante note d'appréciation et d'encouragement. Cela était très important pour moi à un moment où je doutais beaucoup de moi-même. Mille fois merci.

À Vladimir Cebu, mon ami artiste et confident – Tu es venu quand j'avais le plus besoin de toi. Merci pour la charmante couverture de mon petit livre.

À Maritess Valencia, ma meilleure amie sur le plan spirituel depuis nos études au collège St. Paul's – Grand merci pour ton appui total et tes prières.

À Agnès Villarino-Agudaña, Jahren Salazar, Katharine Pfleider-Casia, Ellery Joy Armstrong-Arambulo, certaines des personnes toujours présentes dans ma vie – Vous m'êtes toujours chers. Merci de votre soutien moral.

À Genn Tomas, administrateur d'IMPRESS – Votre sincérité, votre générosité et votre passion pour l'excellence sont admirables. Merci pour la mise en page.

À Madame Myrna Juplo, qui était à la fois ma directrice et mon amie à l'école intégrée de l'Université St. La Salle – Merci d'avoir eu foi en moi et en mon petit livre.

À tous mes chers élèves, spécialement à ceux de ma classe de 10^e année de l'Université St. La Salle – Merci d'avoir tellement enrichi ma vie. Vous m'avez donné le goût d'écrire nos histoires.

À ma famille, en particulier à ma mère et à mon père – Nancy, tu as accompli un boulot formidable quand tu étais avec nous. Merci. Tu me manques beaucoup. Papa, merci d'être encore avec nous, de courir vers moi et d'être aux petits soins pour moi chaque fois que je descends de l'autocar Ceres Liner pour aller à cet endroit qui est toujours mon chez-moi.

À l'Enseignant par excellence, qui m'a appelée à enseigner et qui m'a donné les mentors, les collègues et les élèves les meilleurs qui soient – Merci Seigneur.

Introduction

Les histoires que vous lirez sont toutes inspirées de mon expérience d'enseignante dans une école secondaire. J'ai amoureusement recueilli cette précieuse collection de souvenirs et de moments émouvants vécus avec des élèves, à l'intérieur ou à l'extérieur des salles de classe, pendant les dix ans que j'ai passés dans l'éducation.

Il est vrai que la journée d'un enseignant n'est jamais assez longue pour qu'il termine les tâches à faire : établir des plans de cours, préparer du matériel audiovisuel, vérifier les travaux et les projets des élèves, rédiger des rapports, assister à des réunions, écouter et conseiller les élèves, rencontrer les parents, lire et étudier constamment, sans oublier de dresser des itinéraires, de réserver des autobus, d'amener des élèves en excursion et de les ramener à l'école en sécurité, de superviser les activités parascolaires depuis la fin des classes jusqu'en soirée, de conseiller les participants à des compétitions et d'exécuter mille autres petites choses qu'un enseignant est appelé à faire.

En conséquence, les journées de classe semblent s'écouler très vite. On se rappelle les moments stimulants passés avec les élèves comme des moments fugaces lorsqu'ils se produisaient, ou ils sont simplement relégués dans un recoin de l'esprit et finissent par tomber dans l'oubli.

En cette dixième année d'enseignement, une petite voix m'a encouragée à recueillir et à imprimer ces souvenirs magnifiques et parfois amusants. Par ailleurs, comme toute bonne nouvelle ou anecdote amusante, ils ne demandent qu'à être partagés. Autrement, mon cœur sensible explosera. En vous faisant part de ces histoires, j'espère vous encourager à savourer les moments passés avec vos élèves ou avec les jeunes qui sont confiés à vos soins et j'espère que, tout comme moi, vous en serez grandement enrichis.

Géographie des Philippines

Une nuit, mon jeune frère était en train de gratter sa guitare et de chanter tout ce qui lui venait à l'esprit. Il a capté mon attention quand il a entonné à pleins poumons *Philippine Geography* de Yoyoy Villame :

« *From the north : Batanes, Aparri, Ilocos Sur, Ilocos Norte, Isabela, Cagayan Valley, Mountain Province, La Union, Baguio City, Nueva Ecija, Nueva Vizcaya...* »

C'était la première fois que j'entendais ce chant depuis de nombreuses années.

Attendez un peu! Je peux me servir de ce chant comme introduction à ma leçon de géographie de 8e année. (C'était ma première année d'enseignement de sciences sociales en 8e année. J'étais donc à la recherche de matériel et de moyens pour rendre la géographie intéressante aux débutants du secondaire.)

Je dis à mon frère « Écris-moi cela, et je vais le mémoriser. » À ma grande surprise, ce chant « facile à chanter » énumère 74 villes ou provinces. Cela aiderait mes élèves à mémoriser le nom des provinces des Philippines.

Il me fallut deux soirées pour arriver à chanter correctement ce chant sans regarder le texte.

Quelques jours plus tard, j'ai chanté *Philippine Geography* devant la classe que j'avais depuis une semaine. À mesure que je chantais, je pointais la ville ou la province sur la grande carte des Philippines qui se trouvait au centre du tableau. Heureusement, je n'ai oublié aucun verset du chant et je n'ai pas hésité du tout. Balayant toute la carte avec mon pointeur laser, j'ai conclu le chant par ces paroles :

« *Selon notre géographie, les Philippines sont un magnifique pays.* »

Et voilà que j'ai entendu de bruyants applaudissements et lu une franche admiration dans les yeux de mes élèves. C'est quelque chose qui réchauffe inmanquablement le cœur d'un enseignant.

« Super, Mademoiselle, vous pouvez vraiment mémoriser tous ces

endroits ! », s'exclama un élève.

« Évidemment, répondis-je avec un petit sourire. Et je sais que vous pourriez tous le faire très facilement. Chantons ensemble. »

J'affichai le texte à l'aide d'un rétroprojecteur. Ils chantèrent avec entrain spécialement les versets suivants :

*« Ayeyeyeye-yeyeyeyeyeye... Cebu, Mactan, Mandaue
Ayeyeyeye- yeyeyeyeyeye... Bohol, Samar, Leyte
Ayeyeyeye-yeyeyeyeyeye... Iloilo, Capiz, Aklan,
Antique, Palawan, Negros, Bacolod
Siquijor, Dumaguete... »*

Mais j'ai rapidement signalé que Yoyoy avait mal situé Palawan. Cet endroit ne fait pas partie des Visayas.

La même semaine, alors que je me tenais dans le couloir au moment de la sortie, j'ai entendu par hasard deux élèves de 8^e année :

« Comment est ton professeur d'études sociales? » a demandé mon élève.

« Il est correct », a répondu son copain d'une autre classe.

« Pourquoi ? Et comment est la tienne ? »

« Elle est bien. Elle chante notre cours », a fièrement répondu mon élève de 13 ans.

Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire. C'est comme s'il disait que notre cours était un cours d'histoire de la musique.

J'étais contente d'avoir pris le temps de mémoriser ce chant. Je sais maintenant que j'ai gagné les cœurs de mes élèves dès la première semaine de classe. D'habitude, la première impression persiste. Merci à Yoyoy.

Mactan

Par une journée d'été, alors que j'étais en vacances à la maison, je feuilletais mes vieux albums de photos. Étant un professeur d'histoire, je suppose que j'ai tendance, plus que la moyenne des humains, à conserver des souvenirs, dont la majorité sont gravés dans mon cœur. Les autres sont saisis de manière frappante par mon appareil photo.

En feuilletant mon album portant la mention « Voyage à Cebu », je me suis arrêtée à une photo prise dans la boutique d'artisanat Shell de Cebu. Je n'ai pas pu m'empêcher de fixer, comme un zoom d'appareil photo, un grand jeune homme de notre groupe. J'ai été frappée par le message imprimé sur sa chemise : « LA VIE EST COURTE. VIVEZ-LA À FOND. »

Des souvenirs me sont revenus...

C'était le troisième jour de notre voyage éducatif à Cebu. Notre destination de la journée était l'île de Mactan.

Nous avons visité les boutiques où l'on fabriquait les plus fameuses guitares de Cebu. Les élèves étaient fascinés de voir comment les travailleurs sculptaient et vernissaient les guitares inachevées. Je suppose que c'était la première fois qu'ils voyaient des guitares en cours de fabrication. Ils furent encore plus épatés lorsqu'ils entrèrent dans la salle d'exposition où de magnifiques spécimens de guitares destinées à l'exportation étaient installés dans leur riche étui tapissé de velours rouge. Certains élèves, qui se sentaient l'âme de professionnels, essayèrent joyeusement de gratter les guitares, pas celles qui se trouvaient dans des étuis tapissés de velours, mais celles qui paraissaient plus ordinaires. Une humeur joyeuse régnait parmi les jeunes touristes.

Nous nous sommes ensuite rendus à une autre boutique pour admirer les magnifiques pièces d'artisanat faites de coquillages qui étaient suspendues et exposées pour la vente.

En route vers une autre fabrique de guitares, nous avons fait un arrêt imprévu le long de la voie rapide pour voir l'extraction des pierres de Mactan. Certains travailleurs se reposaient sous un arbre pendant que d'autres se préparaient à prendre leur lunch

lorsque nous nous sommes approchés de leur site de travail à ciel ouvert.

Certains de mes élèves ont déclaré à voix haute, en regardant les éclats de pierre blanche éparpillés partout, qu'il serait très agréable de rapporter quelques pierres à Bacolod comme souvenirs.

« Certainement » répondit l'un des travailleurs en souriant. « Allez-y. Chacun peut rapporter l'une de ces pierres », dit-il en désignant les énormes morceaux de pierre blanche. Mes élèves trouvaient cela très drôle. Ils savaient parfaitement qu'il était impossible d'en transporter même un seul, qui était aussi gros qu'un tambour.

Nous nous sommes arrêtés une dernière fois avant le lunch pour voir le monument de Lapu-Lapu.

Le soleil était brûlant lorsque nous sommes sortis de l'autobus. Certains étaient tentés de rester derrière, mais ils ne voulaient pas rater la chance de voir Lapu-Lapu en gros plan et de fouler le champ de bataille original. Et, bien sûr, personne ne voulait manquer l'occasion de photographier le fameux site pour le montrer à ses amis restés à la maison.

Tous ont donc bravé la chaleur. Enfin, ils ont vu le chef dont on parle le plus dans l'histoire des Philippines.

Pendant environ une minute, ils ont tous levé la tête vers l'imposante statue et ils s'en sont rempli les yeux. La statue de bronze, plus grande que nature, représente un Lapu-Lapu très robuste, viril et au regard sévère. Il tient un grand bouclier et un kampilan (sabre). Il luisait sous le soleil de midi.

Pendant que nous contemplions tous le chef à la longue chevelure, un élève dit à haute voix : « Je comprends maintenant pourquoi Lapu-Lapu a facilement vaincu Magellan. Regardez-le. Il est beaucoup plus costaud que n'importe quel Européen. »

Ses copains ont souri. Hochant de la tête et essayant de paraître sérieux devant la taille exagérée de la statue, ils murmurèrent : « D'accord, d'accord. »

Une fois calmé le cliquetis des appareils photo, nous nous tournâmes pour scruter le rivage découvert par la marée basse. C'est là que la bataille décisive s'est probablement déroulée. Presque tous demeurèrent silencieux pendant un instant. Ils reconsti-

tuaiet peut-être dans leur esprit l'événement de ce jour décisif d'avril 1521. Mais ce qu'ils regardaient, c'étaient simplement deux barques abandonnées près d'un bouquet de palétuviers.

Nous avons terminé la visite par un regard sur le monument à la mémoire de Magellan. Ironiquement, il ressemblait à un arc de triomphe pour le navigateur mondialement célèbre qui mourut aux mains des habitants de Cebu. Rassasiés d'histoire mais affamés, nous quittâmes le site historique pour aller savourer notre fastueux lunch.

Je souris à ces souvenirs et je regardai de nouveau le grand gaillard de la photo. C'était Mikel Loving, mon élève, un sportif à fière allure et un gentleman. Le festival sportif annuel entre écoles a été nommé à sa mémoire.

LA VIE EST COURTE. VIVEZ-LA À FOND. Cela nous fait tellement penser à lui et à son décès prématuré.

Que Dieu ait son âme!

Balay Negrense

J'ai amené ma classe de 8^e A à un fameux musée de Silay City, le Balay Negrense, à trente minutes de l'école en voiture.

Le Balay Negrense, aussi appelé la « maison hantée » par certains habitants de Silay City, comprend douze chambres, six à chaque niveau, et un salon de la grandeur d'un terrain de basket à l'étage. La maison a été construite par Don Víctor Gaston, en 1898, pour ses douze enfants. Il fut l'un des premiers grands propriétaires terriens de la province. La maison fut construite pendant l'apogée de Silay City, quand la ville était le centre culturel et artistique, d'où son nom populaire de « Paris de Negros ».

Lorsque l'autobus de l'école s'arrêta en face de l'imposante structure, certains élèves ne purent s'empêcher de demander : « Y a-t-il encore une dame blanche ? »

À l'intérieur, ils restèrent bouche bée devant le mobilier et les anciens articles de ménage, vestiges de la période coloniale espagnole et de la période coloniale américaine – vaste fauteuil, fauteuil grand-père, chaise de bébé, élégants lits à quatre pieds, lits à baldaquin et leurs couvre-lit au crochet à motifs complexes, cannes et chapeaux bien façonnés et d'apparence robuste, cuvette et broc de délicate porcelaine à côté d'un lit de femme et d'un récepteur radio Zenith à l'étrange apparence.

Certains se sont attardés près des grandes fenêtres à jalousies de la salle de l'étage, qui leur offrait une bonne vue sur le brillant dôme de l'église San Diego et sur la rue, théâtre de la marche des troupes philippines vers Bacolod, qui a mené à la chute du gouvernement espagnol installé à Negros. De là vient le nom de la *rue Cinco de Noviembre* (Cinq Novembre).

Nous passâmes à la salle à manger, où mes élèves furent très impressionnés par la très longue et brillante table et le superbe étalage de porcelaine, d'argenterie et de verre dans le vaisselier. Au lavoir, ils ont été passablement surpris par la cuve en bois, le battoir et le vieux fer à repasser. Le lavoir nous mena au garde-manger, où les élèves ont vu les contenants en céramique pour la bière et le batteur en bois pour boissons chaudes au chocolat, que

j'avais déjà décrit en classe. Ils ont vu encore plus d'objets d'autrefois et ils furent à la fois étonnés et amusés par des articles ménagers apparemment étranges.

Après la visite guidée des pièces spacieuses et des diverses expositions, la classe est descendue acheter des boissons froides à la boutique de souvenirs.

Près de la boutique, j'ai remarqué un groupe de garçons penchés au-dessus d'une très étroite ouverture circulaire menant probablement à un sous-sol sombre. Plus tôt, le guide leur avait expliqué l'importance des ouvertures circulaires, les prises d'air, qu'ils voyaient, prévues pour assurer la circulation de l'air sous les planchers de bois durs. Les prises d'air prévenaient la détérioration de la maison. En s'efforçant de voir dans le sous-sol sombre, les élèves semblaient penser aussi à d'autres choses. Ils se défiaient mutuellement de descendre les premiers. Je leur fis observer que c'était obscur et que nous ignorions ce qu'il y avait à l'intérieur. Cependant, je savais que ce n'était pas dangereux parce que moi aussi j'avais regardé dans le trou, la veille, alors qu'il était encore éclairé. Je m'éloignai d'eux pour voir ce que faisaient d'autres élèves.

Quand ce fut le temps de partir, je remarquai que quelqu'un manquait dans la salle d'accueil où nous devions nous rassembler. Je retournai à la boutique de souvenirs pour chercher certains des élèves qui manquaient. À ma surprise, cinq garçons sortirent de l'étroite ouverture en se tortillant. Ils étaient trempés de sueur, et leur chemise traditionnelle blanche était barbouillée de saleté provenant du sous-sol. À part un peu de saleté sur quelques figures, on pouvait y voir de la fierté enfantine et du bonheur.

Alors ils virent que je les dévisageais.

Joel, l'un de ceux qui étaient sortis du trou, se hâta de donner une explication : « Mademoiselle, j'espère que vous n'êtes pas fâchée contre nous. Manong, le gardien, a dit que nous pouvions y entrer. » J'ai alors regardé Manong, un homme d'environ 70 ans, qui s'efforçait de ne pas sourire. La scène l'amusait évidemment aussi. Que pouvais-je ajouter ?

« Allez, nous partons. »

Rassemblés dans l'autobus scolaire pour le retour à Bacolod, nous jetâmes un dernier regard prolongé sur Balay Negrense. L'endroit paraissait encore imposant, mais un peu plus amical. En écoutant

le bavardage dans l'autobus, je pensai que cette visite avait grandement enrichi la connaissance que mes élèves avaient de l'histoire et de la culture de Negros, surtout pour les cinq garçons qui n'avaient pas seulement vu l'intérieur de Balay Negrense, mais qui avaient aussi rampé sous le musée et touché ses fondations.

Quelle superbe maison!

Le lendemain, j'ai passé l'activité en revue. Nous avons discuté de ce qu'ils avaient vu et ressenti pendant leur visite au Balay Negrense. Pour plusieurs de mes élèves, c'était leur première visite à ce musée.

D'après leurs impressions écrites, aussi littérales que possible, on peut imaginer comment ces jeunes ont vu le musée :

- « Au début, l'endroit me paraissait très effrayant et mystérieux. Après, j'ai eu du plaisir à me promener dans la maison. C'était enchanteur. »
- *Reyna Marie Occeño*
- « Le sous-sol donne la chair de poule. Le salon est immense. L'escalier brille comme un diamant. »
- *Kimwell Campomanes*
- « Ils ont un vieux téléphone dont l'écouteur est séparé de l'endroit pour parler. »
- *Patrick Uychiat*
- « Il semble que les personnes qui vivaient là étaient intelligentes parce que j'ai vu des livres partout. »
- *Ma. Christy Paglumotan*
- « J'ai vu une boîte à chaussures avec des personnes artificielles à l'intérieur. » (Je pense qu'il a vu un diorama.)
- *Joel Ray Aboy*
- « Ils étaient tellement stricts que les garçons et les filles étaient séparés quand ils allaient à l'étage. »
- *RJ Javellana*
- « Il fallait mettre du charbon dans le fer avant de repasser. C'est très différent d'aujourd'hui. Il suffit de brancher le fer. »
- *Nisa Bermudes*
- « J'ai vu la première moto de Negros. L'essence venait de la canne à sucre. Quand l'essence est épuisée, il faut pédaler. »
- *Bashtian Adriatico*

L'anneau

« *Ahay andar, andar de los singsing
Singsing ay abaw singsing
Ay abaw Nena, ay abaw Neneng* »

Notre première leçon portait sur les influences espagnoles. Notre discussion en classe a abordé convenablement les changements dans la diète, les vêtements, les chants et les danses, la vie familiale, les rôles des femmes et la religion. Pour les influences espagnoles sur la littérature, nous avons brièvement comparé *awit* (épopée) et *corrido* (romance). Nous avons ensuite tenté d'expliquer quelques divertissements comme le *juego de prenda* (jeu avec gages) et le *duplo* (débat poétique).

Le *duplo* est une compétition de poésie qui se pratique couramment dans les veillées mortuaires. Afin de rendre mon explication vivante pour mes élèves, je leur parlai d'un jeu que nous avions l'habitude de pratiquer quand j'étais petite, dans un village du Negros Oriental.

« Je suppose que c'est une version approximative du *duplo* dans les Visayas », dis-je à mes élèves. « Cependant, comme tout ce qui est traditionnellement philippin, c'est aussi sur le point de disparaître. Malheureusement, cela fait peut-être partie de notre héritage disparu. Si je me souviens bien, je n'ai plus vu pratiquer ce jeu depuis que j'ai commencé à enseigner », dis-je à mes élèves avides.

À ma grande surprise, les jeunes auxquels je racontais passionnément mon histoire dirent : « Jouons ce jeu, Mademoiselle. »

« Nous ne pouvons pas, dis-je. Cela se joue seulement pendant les veillées mortuaires. »

« Je peux jouer le rôle du défunt, Mademoiselle », proposa immédiatement un élève de la dernière rangée. Il leva ses mains et les laissa tomber le long de son corps tandis que ses camarades tentaient de l'empêcher de tomber directement sur le plancher.

Je concédai avec plaisir : « Je peux vous enseigner le chant avant que nous jouions ce jeu demain. » Ils étaient tellement excités

que, à la fin de la classe, j'entendis quelqu'un dire : « Un chant et un jeu... Formidable. »

En les regardant, j'ai pensé : la plupart de mes élèves doivent être doués d'un sens remarquable du rythme et de la musique. Je secouai la tête en me rappelant le dévoilement des données sur les groupes d'élèves par le bureau d'orientation ; notre groupe de 8e année avait obtenu le plus faible pointage pour le sens musical. Eh bien, me dis-je, je vais essayer d'améliorer ce résultat. Je me promis d'inclure de la musique dans mes leçons chaque fois que je le pourrais. Cela serait une autre occasion.

Après avoir fredonné plusieurs fois le chant dans ma tête, et me rappelant ces nuits lointaines, je parvins à récupérer une partie de ses paroles simples :

<i>Ahay ender, ender de los singsing</i>	<i>Anneau, pars!</i>
<i>Singsing ay abaw singsing</i>	<i>Oh Nena, Oh Neneng!</i>
<i>Ay abaw Nena! Ay abaw Neneng!</i>	

<i>Mag-andam ka singsing</i>	<i>Mais sois prudent</i>
<i>Sa imo paglakat</i>	<i>dans ton voyage</i>
<i>Kay may nagabantay,</i>	<i>parce que trois voleurs</i>
<i>Tatlo ka makawat.</i>	<i>sont aux aguets.</i>

<i>Ahay ender, ender de los singsing</i>	<i>Anneau, pars!</i>
<i>Singsing ay abay singsing</i>	<i>Oh Nena! Oh Neneng!</i>
<i>Ay abaw Nena! Ay Abaw Neneng!</i>	

<i>Singsing pagdali-dali</i>	<i>Anneau, retourne vite</i>
<i>Pauli sa hari</i>	<i>vers le roi</i>
<i>Kay ang atop reyna</i>	<i>car notre reine</i>
<i>Ay ay ginatuyo gani</i>	<i>est sur le point de s'endormir.</i>

Au début, le jeu comprenait un roi, une reine et trois voleurs. Le but du jeu est que l'anneau du roi, qui circule dans le cercle des joueurs, retourne au roi sans être découvert et saisi par aucun des voleurs. En fermant et en ouvrant discrètement leurs mains, les joueurs essaient de faire passer l'anneau d'une main à l'autre. S'il parvient finalement au roi, les trois voleurs sont punis ; ils sont frappés énergiquement avec les serviettes qu'ils tiennent comme des matraques et doivent prononcer des vers. Si l'anneau est saisi par un voleur, le joueur concerné ou un groupe de joueurs pro-

nonce des vers. La plupart de ces vers spontanés étaient si hilariants ou même salaces que les vieillards somnolents se réveillaient complètement pour rire ou pour réprimander un joueur fautif. Cela pouvait être une source de divertissement à une veillée mortuaire !

Le lendemain, nous avons brièvement répété le chant et nous nous sommes rendus sous le préau pour exécuter le jeu. Nous avons choisi un roi et une reine.

Il est impossible de ne pas reconnaître la reine dans le cercle des joueurs parce qu'elle porte désormais une couronne. (Elle appartenait à ma belle-sœur, qui l'a utilisée lors de son mariage l'année dernière et qui me l'a transmise. Je l'ai apportée à l'école pour ce jeu. Elle saura maintenant ce que j'ai fait à sa tiare. Mes excuses Monaliza.) Bon nombre de mes élèves masculins se sont proposés pour jouer les trois voleurs. Au lieu des serviettes enroulées utilisées par les voleurs pour frapper un joueur suspecté d'avoir l'anneau et qui n'ouvrirait pas sa main quand on tenterait de l'ouvrir, la classe décida d'utiliser trois oreillers décoratifs empruntés au bureau de la pastorale étudiante.

Pour éviter qu'un anneau véritable soit perdu ou qu'un faux anneau circule (ce qui était fréquent pendant un vrai jeu à l'occasion d'une veillée mortuaire), j'utilisai un bouton de couleur pêche cerclé de brun, que je montrai à tous.

Le jeu commença. Le roi passa discrètement le bouton, appelé anneau, pendant que la classe chantait le chant, tandis que les mains s'ouvraient et se fermaient au rythme du chant. Les voleurs essayaient d'ouvrir de force certaines mains. Les camarades essayaient de les chatouiller pour défendre l'élève soupçonné et pour protéger l'anneau.

« Ahay andar, andar de los singsing... » Le chant se poursuivait. L'anneau circulait.

À ma surprise, au lieu d'utiliser un oreiller pour frapper un élève soupçonné d'avoir l'anneau, l'un des voleurs sortit un revolver factice de sa poche en disant « Haut les mains ! » Hé... un jeu traditionnel ? Oublions cela ! Quelques moments passèrent. Personne n'avait encore été attrapé. Le groupe devenait excité. L'anneau pourrait arriver au roi très bientôt.

Hélas! Les joueurs crièrent : « L’anneau est retourné au roi. Punissez les voleurs! »

Je regardai l’anneau. Surprise ; il n’était pas couleur de pêche mais brun. Où ont-ils pris ce bouton ? Où est le bouton couleur de pêche ?

Si, dans les veillées mortuaires d’autrefois, j’avais vu un anneau différent apparaître dans la main du roi, un bouton différent était apparu cette fois. Serait-ce du déjà vu modifié si l’expression existe ? Ha ha !... Le tour joué par la génération de ma mère ou même celle de mes grands-parents n’était pas si différent de ce que les jeunes que j’avais devant moi venaient de faire. Ouf ! Il n’y avait pas eu beaucoup de changement après tout.

Nous n’avons pas trouvé le bouton couleur de pêche. Nous jouâmes le jeu une deuxième fois. Lorsque la cloche sonna pour la leçon suivante, nous sommes à regret retournés à la salle de classe, en sueur et en souriant.

Au moment de la sortie, deux élèves vinrent me voir dans le bureau. La fille dit, en hésitant : « Mademoiselle, Mark Neil peut-il emprunter le papier manille sur lequel vous avez écrit les paroles du chant ‘Sing sing’ ? »

« Pourquoi ? » demandai-je.

« J’aimerais le jouer à la maison, avec mes frères », répondit timidement Mark Neil.

J’étais sur le point de répondre de nouveau : « Non, cela se joue seulement pendant les veillées mortuaires », mais je répondis plutôt : « Certainement. »

Si nos riches traditions orales sont enseignées en classe afin que les jeunes s’en souviennent et les chérissent, c’est bien. Pensant à mon élève en train d’enseigner à son frère dans leur chambre, je souris. Le jeu ancien et perdu du quartier est parvenu dans un coin de cette ville, à notre époque. Après tout, quel est le but d’une classe d’histoire ?

La société secrète

La leçon d'aujourd'hui porte sur la fondation de la Katipunan (Association suprême et vénérable des fils du peuple) par Andrés Bonifacio et d'autres patriotes philippins.

Je suis entrée dans la classe avec ma leçon en tête. J'avais aussi une lampe à pétrole, que j'avais demandé à Amabel, ma stagiaire en enseignement, d'acheter au marché public, une allumette et un drapeau de la Katipunan (celui de Bonifacio), tiré de la boîte des souvenirs du centenaire que j'avais pu conserver.

La veille, j'avais pensé apporter un crâne et une dague pour compléter le tableau que j'avais à l'esprit pour susciter l'intérêt. Mais le crâne ne se trouvait pas au laboratoire. Quant à la dague, j'ai pensé qu'elle pourrait être un peu trop choquante pour mes élèves de première année du secondaire.

Après notre prière d'ouverture, j'ai demandé à quelques élèves de fermer les appareils de climatisation et les lumières, puis d'ouvrir toutes les fenêtres.

J'ai tranquillement fixé le drapeau de la Katipunan (KKK) au tableau avec du ruban adhésif.

« Mademoiselle, allons-nous faire un serment du sang, comme les mutins d'Oakwood ? » demanda une voix dans la classe, sur un ton quelque peu excité et enjoué. Tous les yeux étaient fixés sur moi, l'enseignante.

Je leur dis, le plus sérieusement du monde, tout en enlevant le globe de la lampe à pétrole : « Chut ! Baissez le ton et tenez la porte fermée. Nous ne voulons pas qu'un guardia civil devienne soupçonneux. »

Dans un éclair, un des garçons se posta près du tableau et dit : « Je monterai la garde ici, Mademoiselle. »

Un élève à l'esprit vif demanda : « Madame Limas est-elle guardia civil ? »

(Madame Limas est la directrice adjointe de l'école secondaire.)

« Non, elle n'était pas encore née », répliquai-je sèchement.

Les élèves de la classe commençaient à comprendre que le passé et le présent étaient imbriqués et ils décidèrent d'emboîter le pas à leur enseignante.

Notre leçon se déroula comme un charme. Les élèves participèrent activement à la discussion pour déterminer quand, où, pourquoi et comment la Katipunan fut fondée. Pendant ce temps, la lampe demeura incandescente. Puis je remarquai que la fumée devenait plus dense. Je décidai alors de l'éteindre après avoir retiré prudemment le globe. Toutefois, je me brûlai légèrement les doigts. Mes élèves s'en aperçurent. « Vous voyez que ce n'est pas facile d'être un katipunero », dis-je aux jeunes qui étaient en face de moi.

Alors que nous étions sur le point de commencer à parler de la méthode de recrutement de la Katipunan, un élève frappa à la porte. Presque tous les garçons s'écrièrent : « Un espion. Ce doit être un espion. » Leurs yeux brillaient d'un sérieux factice.

« Non, je pense que c'est une nouvelle recrue. Laissez-le entrer ». C'était Joel Ray, un de leurs compagnons de classe, qu'ils appelaient Aboy. Lorsqu'il franchit la porte arrière, il fut facilement menotté par deux de ses camarades.

« C'est le temps de passer aux choses sérieuses au lieu de se contenter d'en parler », me dis-je. De nombreuses possibilités tournoyaient dans mon esprit.

Avec le tissu rouge supplémentaire que je tenais à la main (le drapeau d'Aguinaldo), je couvris les yeux d'Aboy et je le conduisis lentement vers mon pupitre. Désormais, ses camarades étaient évidemment dans la perplexité et l'expectative.

« Assieds-toi camarade Aboy. » L'interrogatoire commença :

« Quelle était la situation des Philippines, en particulier en zone tagalog, avant l'arrivée des espagnols ? »

Silence. Je répétais la question plus fort et de manière plus théâtrale.

« Heureuse... pacifique... », suggéra un camarade proche de la première rangée.

« Pacifique. »

« Seconde question au camarade Aboy ? Comment est la situation maintenant ? » Il répondit faiblement : « Beaucoup d'abus par les

Espagnols ». Il prenait de l'assurance.

« Que peux-tu faire pour le pays camarade Aboy ? Qu'aimerais-tu voir se produire maintenant ? »

« Combattre pour notre liberté. Révolution », répondit-il avec plus d'assurance cette fois. En fait, il commençait à s'amuser.

« Tu es bien, camarade Aboy ! » Je lui enlevai son bandeau.

« Signe ce document de ton propre sang. » Je lui tendis un stylo à bille rouge pour qu'il appuie légèrement sur son bras gauche, puis je lui montrai le papier placé devant lui. Ses camarades, surtout ceux des dernières rangées, étaient maintenant debout et rigolaient.

« Vive le camarade Aboy! Vive les Pilippines! » Toute la classe répondit par des applaudissements.

Nous poursuivîmes ensuite notre discussion. Nous étions sur le point de terminer notre discussion sur les trois niveaux des membres de la Katipunan lorsqu'on frappa de nouveau à la porte.

Nisa, leur camarade qui avait eu la permission de sortir de la salle quelques minutes plus tôt, était de retour. La porte avant était verrouillée.

« Allons-nous la laisser entrer ? – Non ! » répondirent-ils en chœur.

Je leur demandai : « Les femmes sont-elles autorisées à joindre la Katipunan ? »

« Oui. Non. » Certains feuilletèrent rapidement leur manuel. Un élève cria cette réponse : « Seulement si elle est l'épouse, la fille ou la nièce d'un membre de la Katipunan. »

« Exactement. »

Certains élèves de l'arrière de la classe, tout excités, suggérèrent : « Mademoiselle, demandez-lui de qui elle est parente. »

« Nisa, connais-tu quelqu'un ici ? » Plutôt timide, elle répondit faiblement « Oui. » - « Qui ? » - J'entendis répéter : « Aboy, Aboy, Aboy. »

Après une hésitation, elle dit faiblement « Aboy ». - « Quel est ton lien de parenté avec Aboy ? »

« Elle est son épouse », suggérèrent en riant plusieurs camarades. Après un moment, elle répondit doucement : « Je suis sa sœur. »

« Oh ! » firent les camarades de classe, avec désappointement.

Nous avons alors parlé de la contribution des femmes à la société secrète. De nouveau, presque toutes les mains se levèrent. La participation de la classe était à son sommet.

Après la prière de la fin, je dis au-revoir aux élèves comme d'habitude.

Comme sur un signal, mes élèves répondirent, avec un large sourire : « Au-revoir Lakambini. » Je savais parfaitement que c'était une allusion à Gregoria de Jesús, l'épouse d'Andres Bonifacio.

Quelle leçon passionnante ! Je quittai la salle de classe en souriant de mes plaisanteries et de celles de mes élèves.

Égarés

La classe de 10^e D a décidé de passer la journée libre à Buro-Buro, un lieu de villégiature de montagne.

Comme les trois autobus de l'école avaient déjà été réservés pour la journée, nous avons utilisé trois voitures privées, avec un enseignant dans chacune comme accompagnateur. J'étais dans la dernière.

La matinée était très agréable. Tous appréciaient l'air frais et le paysage qui se déroulait devant nos yeux. En quittant la ville proprement dite, nous avons admiré les verts champs de canne à sucre, les pics couverts de nuages et certaines fleurs sauvages le long de la route.

Comme c'était le Jour de la Saint-Valentin, il y avait beaucoup de taquineries et de rires dans le véhicule.

Certaines filles, de même que quelques garçons, tenaient déjà précieusement des bouquets de roses. Les roses achetées ce matin-là à un club d'initiatives de l'école pouvaient être offertes à tout moment de la journée. Certains garçons les offriront à leur petite amie, tandis qu'un des garçons déclarait que le bouquet était destiné à sa mère.

La conversation bruyante me donna une idée de la composition des couples. Chi, qui était très proche de ses compagnes de classe, tenait aussi un bouquet. Je faisais partie du groupe qui le taquinait, quand un de ses camarades me dit : « Non, Mademoiselle, vous vous trompez. Sa petite amie étudie à l'école voisine. » - « Je vois », dis-je. Chi sourit timidement et fit entendre son rire caractéristique. J'étais impressionnée par la proximité et la camaraderie saines de ces jeunes qui étaient tous « de la meilleure société ».

Le groupe finit par se joindre à certains chants d'amour populaires joués par le système stéréo de la voiture.

Au bout de près d'une heure, nous nous aperçûmes que le conducteur ne pouvait pas trouver la route du centre de villégiature. Il commença à bruiner. Nous ne pouvions pas non plus apercevoir les deux premières voitures.

Pendant que j'essayais de communiquer par cellulaire avec l'enseignant(e) de la première voiture, les membres de notre groupe continuaient à chanter. De temps en temps, au milieu de leur chant, on entendait « Nous sommes égarés. »

Nous nous sommes arrêtés plusieurs fois pour demander de l'information aux résidents. Mes élèves les écoutaient attentivement, puis ils continuaient à chanter, convaincus que nous arriverions finalement à destination.

Nous y arrivâmes. Quelle leçon de confiance et d'optimisme de la part de mes chers élèves de 10^e D!

En repensant à ma propre réaction, je voudrais croire que la confiance est comme une quantité de baume placée dans nos cœurs quand nous sommes petits enfants et que nous semblons perdre peu à peu en devenant plus âgés et « plus sages ».

En regardant leurs visages confiants et heureux, j'espère que mes élèves auront amplement de ce baume pour toutes les routes de la vie et leurs méandres.

C'est ce que j'espère pour eux et que je demande dans mes prières.

Jour de la Saint-Valentin à Buro-Buro

En arrivant au centre de villégiature, les élèves déposèrent immédiatement leurs sacs dans une hutte de bambou, transportèrent leurs ustensiles de cuisine, leurs paniers d'aliments et leur cochon de lait dans un chalet plus vaste et avec moustiquaires. Tout excités et se déplaçant par petits groupes, ils inspectèrent l'endroit.

Bientôt, le groupe de Delman folâtrait dans l'étroite piscine. Celui de Jag s'amusait avec un ballon de foot sur un gazon impeccable. Celui de Christopher admirait le panorama à partir du chalet bâti au milieu de l'étang. Je me joignis à ce dernier groupe. Les fleurs de lotus de l'étang et les deux canards blancs près d'une petite touffe de bambou chinois offraient un spectacle tellement apaisant, sans mentionner les petits tilapias qui nageaient sous nos pieds et que nous pouvions voir entre les lattes de bambou du plancher.

Les garçons parlèrent à bâtons rompus du voyage, du travail scolaire et du magnifique panorama qui nous entourait. Chris ouvrit un paquet de croustilles de pommes de terre et en offrit à tous dans le beau chalet. Nous continuâmes à échanger des observations et des impressions qui me réjouissaient, même comme enseignante. Il va sans dire que je trouvais ces jeunes garçons impressionnants et d'agréable compagnie, non seulement en classe, mais aussi à l'extérieur.

Et je crois qu'ils ont senti mon regard admirateur.

J'avais l'impression que certains élèves qui réussissaient très bien dans ma classe étaient épris de ma matière. Je crois que ce pouvait être vrai. Les résultats d'un élève dans un cours déterminé dépendent aussi largement de ses relations avec l'enseignant. Un écrivain a dit succinctement : « Attention à ce que vous donnez aux enfants. Tôt ou tard, ils vous le rendront. »

Quelques instants plus tard, Charles sortit un petit cadeau de sa poche, un minuscule ourson renfermé dans une petite cannette rouge portant les mots PRENEZ-EN SOIN.

« C'est pour vous, Mademoiselle. Heureuse Saint-Valentin ! »
C'était très délicat de sa part. « Merci beaucoup, Charles. »

C'est vraiment l'une des satisfactions de l'enseignement.

À la piscine!

Nous sortîmes du chalet, où nous jouissions du panorama paisible et rustique du centre de villégiature pour aller voir ce qui avait provoqué les cris perçants et les rires à la piscine située tout près.

Animés de malice et d'envie de rire, certains garçons avaient lancé dans la piscine des camarades qui ne s'y attendaient pas, dont Marichelle, qui n'avait pas encore eu le temps d'enfiler son maillot de bain. Deux autres victimes étaient des garçons de la classe. Les trois se trouvaient dans la piscine.

Alors, trois garçons se sont précipités vers John. Avec l'aide de deux autres, ils le transportèrent jusqu'à la piscine. Certains camarades tentèrent de protester parce qu'ils le connaissaient très bien. John était reconnu comme le garçon le plus sérieux de la classe. Et le voilà plongé dans la piscine avec tous ses vêtements et ses chaussures. Tout le monde autour de la piscine pensait qu'il serait furieux. À la surprise de tous, John sortit de la piscine avec un large sourire.

Qui a dit que les gens sérieux n'aiment pas s'amuser un peu ?

D'autres, qui avaient aussi été jetés dans la piscine, décidèrent de faire trempette et de s'attarder dans la piscine avec leurs camarades. Delman fut l'un de ceux qui y demeurèrent le plus longtemps.

Mais, à l'heure du lunch, Delman, qui profitait de sa baignade, quitta la piscine quand la voiture de sa famille vint le chercher. Le chauffeur sortit de la voiture en tenant l'uniforme scout de Delman, parfaitement pressé, sur un cintre.

« Où vas-tu ? », demandai-je. J'étais surprise de le voir transporter tout son attirail scout.

Il répondit avec son sourire de gamin : « Je dois retourner à l'école, Mademoiselle. Je vais donner une causerie aux scouts de notre école primaire à 13 h. »

En véritable scout, il fut entièrement habillé, drapé dans ses badges, en quelques minutes. Il quitta sans faire de manières.

Environ une heure plus tard, alors que je parlais avec trois filles dans un chalet, je vis Delman, en short, courir autour de la piscine.

« Oh, tu es de retour ? » J'étais tellement surprise.

« Oui, Mademoiselle. Causerie motivationnelle terminée », répondit-il avec un clin d'œil.

Quel orateur! De la piscine à un entretien et de retour à la piscine.

Pour Delman, un éclaireur scout exceptionnel, prononcer une causerie n'a rien de sorcier.

Nota – À sa dernière année, Delman a été élu président du Conseil des affaires étudiantes, a reçu sept des neuf récompenses attribuées pendant le **camp PRIG** tenu au Japon, a été élu l'un des dix scouts les plus remarquables des Philippines et il a reçu les récompenses St. La Salle et CP Lopez lors de sa graduation. En regardant ce jeune homme si simple et si humble, un grand meneur en train de se bâtir, mon cœur se gonfla de fierté.

Un musée animé

Dans le cadre de notre célébration du mois multiculturel, ma classe d'histoire mondiale a imaginé un projet, le musée animé.

Après quelques discussions, nous décidâmes d'illustrer d'anciennes civilisations : mésopotamienne, égyptienne, indienne, chinoise, grecque et romaine.

Au début, certains de mes élèves étaient plutôt tièdes face au projet. Après avoir prononcé quelques paroles de motivation et leur avoir laissé entendre que nous inviterions tous les élèves de l'école secondaire et même de l'école primaire à voir l'exposition, ils commencèrent à considérer sérieusement les plans.

La veille de l'ouverture, notre local, la salle multifonctionnelle, bourdonnait d'activités. Chaque groupe était très occupé à décorer le secteur qui lui était attribué : peinture des toiles de fond, découpage et collage de cartons, suspension de lanternes. Un groupe apporta un fauteuil du dispensaire pour servir de trône de Cléopâtre. De l'argile fraîche de la ville de Silay servait de tablettes pour l'écriture cunéiforme des Mésopotamiens. Des palmes et du feuillage étaient destinés aux Hindous. Un divan fut apporté afin que l'empereur romain pût s'y allonger. De nombreux autres articles furent apportés pour rendre le musée vraiment animé.

Bien sûr, on n'oublia pas les costumes.

Couvertures et rideaux se transformèrent en toges romaines. Des draps blancs furent utilisés pour les Grecs. Des cartons devinrent des épées et des boucliers. Du papier d'aluminium doré se transforma en accessoires égyptiens. Des saris véritables furent utilisés pour les Indiennes. Enfin, quelques longues robes moulantes servirent pour les Chinoises.

Une élève en train de fixer un morceau de tissu près du tableau dit aux autres : « Il nous faut plus de tissu. » Quelqu'un d'autre murmura : « Et quelques plantes d'appartement. »

Quelqu'un décida : « Je vais chez moi. - Nous avons aussi besoin de quelque chose pour nos estomacs. - Nous avons faim. » Oui, les artistes avaient faim. « D'accord, continuez à travailler, je

reviens bientôt. » Les entendre m’amusait et me remplissait de fierté.

Heureusement, je vis apparaître miraculeusement presque tout ce qu’il nous fallait pour le musée.

Les écluses de la créativité des élèves étaient ouvertes. Leur créativité était renforcée par un vif esprit de zèle et de coopération entre eux.

Ce soir-là, nous étions physiquement et mentalement épuisés quand nous quittâmes la salle. En fermant la porte de ce qui serait notre musée, je remarquai que les brindilles entrelacées, ressemblant à une écriture gothique, placées au-dessus de la porte formaient les mots « MUSÉE ANIMÉ ». « Quelle créativité ! » me dis-je en souriant.

Ouverture du musée

« Bienvenue au musée animé de la 10^e année. » La phrase d'ouverture du guide vous amène à la première civilisation, la mésopotamienne.

Fixés au mur se trouvent des exemples du premier système connu d'écriture, les symboles cunéiformes. Même si deux artisans travaillent ardemment sur de la glaise fraîche, ils sourient discrètement aux visiteurs.

Le coin suivant forme sans contredit une exposition égyptienne. D'un côté se trouve une immense peinture d'un Sphinx et de la Grande Pyramide. L'autre côté est parsemé d'étoiles scintillantes et d'une lune brillante. Cela fait penser à l'Égypte mystique. C'est l'œuvre de Jed, l'artiste de la classe, qui fait partie de ce groupe.

De l'autre côté de la salle, les déesses et les dieux grecs paraissent si éclatants dans des draps blancs, comme des vendeurs de détergents. Zeus et son épouse Héra occupent le centre. Quelques dieux et déesses fameux les entourent, dont Aphrodite, Apollon, Athéna et Arès. Mais il semble qu'Hercule soit le seul bien connu des élèves du primaire. Est-ce à cause de ses muscles ou de la foudre qu'il tient ? Des nuages (de carton peint) planent au-dessus des dieux et déesses pour créer une illusion de haute altitude. Y a-t-il une conférence sur le mont Olympe ?

Le coin en diagonale avec la civilisation mésopotamienne ressemble à une hutte sans toit. Une petite peinture du Taj Majal, supposément observé par la minuscule fenêtre de la hutte, orne le haut du mur. Bienvenue à l'Inde ancienne.

À l'intérieur de l'aire délimitée est allongé un Indien mort. Il est entièrement recouvert d'un drap, sauf pour le visage. Quelle belle figure ! C'est un Indien authentique de la classe. Est-ce Rakesh ou Dilip ?

Assise près de lui sur des palmes et du feuillage, une jolie jeune femme en sari regarde tristement son époux défunt. Ils représentent la préparation d'un sati, une coutume répandue dans l'Inde jusque dans les années 1700, au cours de laquelle la veuve était brûlée.

Certains spectateurs de l'école secondaire ne purent s'empêcher de taquiner le couple en disant : « Ils paraissent si bien ensemble. »

Cela suscitait parfois une réaction de la part de l'Indien décédé – un léger mouvement de sa bouche ou de son nez aquilin – pour le plaisir de ses amis et de ses camarades.

Dans le coin le plus éloigné se trouve la civilisation chinoise. Quatre lanternes chinoises sont installées sur un toit de pagode. L'empereur, entièrement maquillé, sa femme et ses enfants, en robes chinoises, sont installés sur le plancher couvert de tapis et de coussins. Ils sont groupés autour d'une petite table garnie de tasses à thé chinoises. Y avait-il une heure de thé dans l'ancienne Chine ?

La dernière civilisation représentée dans le musée animé est la civilisation romaine. Dans une aire décorée de tentures et délimitée par des colonnes romaines (cartons enroulés et peints), quelques garçons tiennent des éventails géants. Qui éventent-ils ? Un homme portant la toge est fièrement étendu sur un divan. S'agit-il d'un patricien ou d'un empereur romain ? Deux femmes se tiennent près de lui et lui offrent une grappe de raisins et un bol d'une certaine boisson.

Mais, de temps en temps, certains serviteurs mettent quelques raisins dans leur propre bouche, au déplaisir de l'empereur, qui est allongé. Que peut-il faire ? Rien, sinon ouvrir la bouche ou claquer des mains à l'intention de ses serviteurs.

Après une visite complète du musée, on ne peut qu'admirer la créativité et l'ingénuité sans limites des jeunes.

Vraiment, l'histoire est devenue bien vivante dans cette partie de l'édifice de l'école secondaire, un musée vraiment animé.

Où est la momie ?

L'ouverture du musée est un succès. Les élèves de l'école secondaire ont la chance de voir les expositions vivantes pendant leurs cours de sciences sociales.

Les élèves du primaire sont invités à visiter ensuite. Parmi les anciennes civilisations, la civilisation égyptienne est devenue la plus populaire parmi eux. Pourquoi ? Suivons les élèves de la maternelle.

Les élèves approchent avec précaution. Ils regardent le magnifique dessin de la Pyramide et du Sphinx. Puis ils arrivent face à la splendide Cléopâtre avec tous ses insignes. En fait, c'est Lovely Ruth, assise sur un fauteuil de clinique. De ses jolis « yeux égyptiens », elle les regarde intensément. Elle porte une robe satinée jaune pâle. Une couronne de papier d'aluminium doré, ornée d'un dessin de serpent en son milieu, repose sur sa tête impériale. Deux garçons de la classe à demi vêtus, dont le bas du corps est couvert de papier d'aluminium doré formant un pagne et portant des brassards égyptiens, se tiennent à l'attention.

Après avoir regardé Cléopâtre et son entourage quelques secondes, tous les yeux sont maintenant tournés avec intérêt vers le cercueil faiblement éclairé qui se trouve aux pieds de la reine-pharaon. Ils veulent voir la momie dont les visiteurs précédents leur ont tant parlé.

Ils regardent nerveusement à l'intérieur du cercueil.

Ils regardent de nouveau. Le cercueil est vide.

« Où est la momie ? » demandèrent les petites voix déçues.

Je murmurai aux gardes du corps de Cléopâtre : « Eh bien, où est la momie ? »

« Elle est sortie il y a quelques minutes, Mademoiselle, pour prendre un peu d'air frais. »

Après avoir soigneusement expliqué aux visiteurs déçus qu'il arrive aux momies de prendre une pause (le mystère est maintenant évaporé), je descendis à la cantine.

Assise dans un coin et sirotant une bouteille de Coke, là se trouve la momie. Trempée de sueur, elle a encore un peu de gaze de l'hôpital autour de son bras.

Anna Marie se plaint : « Mademoiselle, mes membres sont raides. » Je comprends. Elle est la momie et elle est censée demeurer immobile à l'intérieur du cercueil tout le temps qu'il y a des visiteurs dans le musée.

Elle raconte alors avec fierté à quel point certains élèves de la maternelle étaient effrayés en la regardant. Elle pouffa : « L'un d'entre eux a même pleuré ». Je suis contente que son rôle dans le musée lui plaise.

Je la laissai terminer son Coke en disant : « Reviens vite, les élèves de la maternelle cherchent la momie. »

Tournée gréco-romaine

Rolling Hills Memorial Park – L’autobus scolaire s’arrêta juste à l’intérieur de la barrière. Les élèves en uniforme en descendirent avec carnet et crayon dans une main et, pour certains, avec un appareil photo dans l’autre.

Après que je leur eus donné quelques instructions et rappels et indiqué combien de minutes ils pouvaient rester, ils partirent tous dans différentes directions. Certains gambadèrent vers les mausolées blanchis ou recouverts de marbre qu’ils pouvaient déjà apercevoir d’une certaine distance dans l’autobus. Je leur rappelai : « Veuillez respecter le lieu de repos des morts. » Ceux qui courraient s’arrêtèrent un instant puis repartirent d’un pas vif. J’en suivis quelques-uns.

J’accompagnais ma classe d’histoire mondiale de 10^e année dans une activité d’enrichissement de notre leçon sur l’architecture grecque et l’architecture romaine, activité centrée sur les colonnes classiques.

Pour la réalisation d’un projet collectif, un mini-album, je leur avais demandé de trouver, photographier et identifier des spécimens des trois ordres de colonnes grecques (dorique, ionique et corinthien) et des deux ordres de colonnes romaines (toscan et composite) qu’ils pourraient trouver dans les lieux que nous visiterions. Ce cimetière privé constituait notre premier arrêt.

Une fille désigna une colonne d’un simple mausolée en disant « C’est une colonne dorique. » - « Mais il n’y a pas de cannelures », répliqua quelqu’un de la classe. « Donc, ce doit être une colonne toscane ou une colonne dorique modifiée », supposa un membre du groupe. Je suis heureuse qu’ils se rappellent notre leçon.

Un autre groupe prenait des photos d’un autre mausolée sur lesquelles on pouvait les voir, naturellement.

Un membre du groupe demanda : « Mademoiselle, c’est une colonne corinthienne, n’est-ce pas? »

Je rétorquai : « Qu’en penses-tu? »

« Corinthienne, j'en suis sûre », dit une autre. Elle ajouta : « Regarde les feuilles d'acanthé et la spirale. » (Elle veut dire la volute.)

« Mais la ligne est plutôt celle d'une colonne romaine composite », insista l'autre élève.

« Eh bien, prenons sa photo. Nous l'analyserons plus tard. Nous avons encore beaucoup de mausolées à voir », suggéra quelqu'un de futé, tout en regardant certains de leurs camarades dans le coin le plus éloigné du cimetière.

Je me contentai de sourire. Mes élèves ne s'apercevaient pas, je suppose, que j'aimais beaucoup entendre ce genre de conversations. Il y avait interaction entre eux, ce qui est une bonne façon d'apprendre.

Nous étions de retour dans l'autobus et sur le point de quitter l'endroit lorsque quelqu'un remarqua la statue du Christ à côté d'une colonne de style corinthien incontestable.

« Nous n'avions pas vu cela », dit un élève déçu.

« Nous avons pris une photo de groupe là », clama avec un rire sonore quelqu'un de l'autre groupe.

Nous continuâmes la tournée, en faisant l'arrêt suivant à la maison ancestrale des Justiniani, tout à côté de la grand-route. La très imposante structure offrait une parfaite illustration de l'ordre composite, plus exactement une colonnade. Il y avait aussi des visions inattendues. Les élèves remarquèrent une vieille fontaine évidemment négligée et des urnes géantes destinées à des jardins tentaculaires. Ils nous rappelaient l'antique grandeur de Rome. Certaines imaginations se mirent à l'œuvre, quelques élèves donnant leur propre version des vies somptueuses que des gens avaient peut-être menées ici.

Nous fîmes notre troisième arrêt à la cathédrale. Je rappelai aux élèves d'être plus discrets, puis ils y entrèrent tranquillement. Ils prirent des photos des colonnes décorées à profusion. Alors que nous remontions dans l'autobus, un élève remarqua une colonne toscane près de l'évêché. Il prit rapidement une photo. J'étais étonnée par la sensibilité qu'ils avaient acquise aux édifices de leur entourage.

Lorsque l'autobus, en direction du Capitole de la province, passa à l'angle du Collège La Consolation, je désignai aux élèves une colonne grecque bien apparente.

Un(e) élève répondit spontanément : « C'est une colonne de style ionique, Mademoiselle ».

« Style ionique modifié ; il n'y a pas de cannelures », ajouta un(e) autre élève.

À notre dernier arrêt, le Capitole, les élèves continuèrent à prendre des photos.

Alors que j'admirais la magnifique façade du Capitole, un(e) élève attira mon attention : « Mademoiselle, nous appelons cela une tournée, n'est-ce pas ? »

« Certainement, la tournée gréco-romaine », répondis-je, en insistant sur chaque mot et en affichant un sourire de fierté. C'est ce que les élèves avaient lu dans le quotidien de l'école ce jour-là.

« Alors, Mademoiselle, pouvons-nous terminer cette tournée, comme toute tournée normale, par un arrêt au McDonald ? Nous avons faim. » Le garçon se montrait charmant et persuasif.

Le reste de la classe, qui avait entendu, appuya la proposition : « S'il vous plaît, Mademoiselle ! »

Je demandai si la proposition avait l'appui de la majorité, en pensant à la plus grande contribution léguée au monde par les anciens Grecs, l'idée de démocratie.

J'obtins un retentissant « Oui, Mademoiselle ! » clairement appuyé par toutes les mains levées.

« D'accord, arrêtons dix minutes au McDonald », annonçai-je aux jeunes passagers ravis. Lorsque l'autobus arrêta devant le comptoir de cette immense chaîne de restauration, certains élèves montrèrent plaisamment l'entrée en disant : « C'est du style dorique. »

Tunay na Ina

En coopération avec le Festival Sangandaan du Centre culturel des Philippines, les élèves de 8^e année ont regardé un film de 1939 intitulé Tunay na Ina (Une vraie mère).

Le film parlait d'une jeune mère célibataire dont le père, un homme riche imprégné d'idées conservatrices typiques d'avant-guerre, se préoccupait de maintenir sans tache le nom de la famille. Il donna secrètement le bébé à un couple sans enfant. Des années plus tard, la mère naturelle de ce bébé, qui a atteint environ neuf ans, entreprend des recherches incessantes. Cela mène à une rencontre dramatique et à un conflit, surtout émotif, entre les deux mères. De là vient le titre.

Il s'agit d'une comédie musicale, avec un sosie de Shirley Temple. Les protagonistes sont Rosario Moreno, Rudy Concepción et Tita Duran. Je ne savais absolument pas qui étaient ces vedettes. Heureusement, un membre du personnel du musée de Negros m'éclaira sur la petite fille de 9 ans de cette histoire. « Elle est la défunte Tita Duran, mère de Francis Magalona, le fameux chanteur pop et rappeur de Pinoy. » Au moins, je connais Francis. Il est de ma génération.

Qu'en est-il de ces jeunes qui sont devant moi ? Comment vont-ils regarder ce film ? Quelles seront leurs impressions ?

Voici quelques extraits de leurs évaluations écrites :

- « J'ai remarqué qu'ils chantent quand ils sont tristes ou heureux. Leur musique est si lente qu'on pourrait dormir. »
- *Amavil Valladolid*
- « Le film est beau, mais un peu ennuyeux, parce qu'il n'y a pas de couleurs. »
- *Jesus Malijan*
- « Je suis très surprise ; leurs voix sont si aiguës. »
- *Grachel Montebon*

- « Ils exécutent de très vieilles danses. Ils chantent de très vieilles chansons. Ils chantent quand quelqu'un meurt. »
- *Andeilyn Frias*
- « Les femmes portent des robes philippines même à la maison. »
- *Janine Semino*
- « Autrefois, une fille attendait qu'un garçon vienne lui demander si elle désirait danser. »
- *Maja Leeahrah Andoy*
- « Je ne pouvais pas croire qu'il existait encore une copie de ce film. »
- *Sergio Gelanga*

Lettres de 1942

J'écrivis au tableau de ma classe de 8^e année: « Veuillez apporter deux feuilles de n'importe quel bloc de papier à lettres pour la prochaine rencontre. » J'ajoutai : « Nous ferons un peu de rédaction de lettres demain. »

Je pensais à une activité que j'avais lue dans un guide de l'enseignant qui accompagne notre manuel de l'éditeur IBON Inc. Cette activité vise à solliciter les opinions des élèves sur cette période et à développer leurs capacités de rédaction. Je prévoyais de modifier un peu cette activité.

En entrant dans la salle de classe le lendemain, je remarquai immédiatement quelques élèves qui montraient fièrement les blocs de papier à lettres qu'ils avaient apportés. Je remarquai que la plupart de celles qui étaient les plus belles et sentaient meilleur se trouvaient sur les chaises à tablette des filles. Il y avait beaucoup de blocs Pinny Mu, Looney Tunes, Harry Potter, Peanuts Characters, Pooh Friends, et Babysitter, suivis par des blocs plus sentimentaux proclamant « Les roses sont rouges ; les violettes sont bleues... ». Très touchant de leur part. Ces blocs pourraient faire partie de leur collection personnelle. Je réfléchis. J'ai une idée de ce que les filles pré pubères aiment collectionner. La plupart des garçons, avaient du papier très ordinaire et une ou deux enveloppes blanches sur leur chaise à tablette. Mais je savais que du papier à lettres répondrait à leur besoin. Je leur donnai donc aussi un signe d'approbation. En y repensant, je trouvai qu'un bloc Pinny Mu était un peu inapproprié.

Pour donner le ton, je jouai *I'll Be Home for Christmas* d'Anne Murray. La musique donna immédiatement un air euphorique à leurs jeunes visages. Ah l'esprit de Noël! Je leur souris avec indulgence, puis je leur indiquai quoi faire.

« Imaginez que vous êtes l'un des combattants de la résistance philippine pendant l'invasion japonaise. Écrivez une lettre à votre famille pour lui exposer les raisons pour lesquelles vous avez joint la guérilla. »

Lorsque j'eus donné quelques indications supplémentaires, mes

élèves s'attelèrent à la tâche assignée. J'eus à répondre à quelques questions supplémentaires : « Puis-je écrire à ma mère seulement ? Dois-je indiquer notre adresse véritable ? Puis-je écrire plutôt à ma femme ? »

Quelques minutes plus tard, je leur rappelai : « Dépêchez-vous ! Quelques Japonais arrivent. Nous devons déplacer le camp. – Oui, Oui. » Ils commencèrent à se lever pour déposer leurs lettres dans une enveloppe brune portant la mention LETTRES DE 1942.

Quelques secondes plus tard, Dona, ma stagiaire en enseignement, entra avec l'enveloppe brune dans laquelle on avait recueilli les lettres et elle annonça : « Lettres provenant des vôtres. »

« Oh, je croyais que ce serait Mademoiselle Dara qui lirait nos lettres. » Alors, nous distribuâmes les lettres pêle-mêle à tous les élèves, mais en veillant à ce qu'ils ne reçoivent pas celle qu'ils venaient de rédiger. Il y eut d'abord des rires et des taquineries, suivis par quelques réflexions comme « Quelle tristesse ! » Mais les autres lurent tranquillement et sérieusement la lettre qu'ils avaient reçue.

La rédaction de lettres n'était pas terminée. Pour développer un sentiment d'empathie entre eux, je leur demandai de répondre de manière appropriée à celle qu'ils avaient reçue. Cette fois, ils s'attaquèrent plus rapidement à la tâche assignée.

À la fin de la journée, ma stagiaire en enseignement et moi eûmes du plaisir à ouvrir et à lire les lettres de temps de guerre et leurs réponses.

Permettez-moi de vous en présenter quelques-unes, à peu près textuelles.

Certaines pouvaient être saisissantes et sérieuses.

Le 21 décembre 1942

Chère Maman et cher Papa,

Hello! J'espère que vous êtes bien aujourd'hui. Prenez soin de vous et soyez forts dans cette guerre que le monde traverse. Je veux seulement vous dire que je rejoins la guérilla.

Je ne fais pas cela parce que je veux être un héros. Mais parce que je veux sauver notre pays et aider à arrêter cette menace. Comme

vous avez dit « Prie toujours pour la sécurité le soir », je vous promets que je prierai toujours. Je ne peux pas vous promettre que je reviendrai en un seul morceau, mais ne vous inquiétez pas. Je sais que Dieu me guidera. Prenez soin de vous et priez toujours. Je vous aime.

*Votre fille,
Julienne (Pineda)*

Chère Julienne,

Comment vas-tu ? Sois prudente, s'il te plaît. Je ne peux pas perdre un autre enfant. Tu es le seul enfant qui me reste. Sois prudente, s'il te plaît. Reviens, s'il te plaît. Nous avons besoin de toi dans nos vies. Je prierai Dieu de toujours te guider.

*Nous t'aimons.
Maman et Papa (Ervin Anglo)*

Le 14 décembre 1942

Chère Maman,

Je ne sais pas si je serai encore vivant quand vous recevrez ma lettre. J'espère seulement que vous soyez en sécurité. Nous devons nous débarrasser de cette menace étrangère. Ils volent et pillent nos ressources naturelles et humaines, causant beaucoup de dommages à nous et à nos voisins. Plus nous les combattons et plus nous épuisons leurs approvisionnements, plus ils maltraitent notre peuple. La seule chose à laquelle je peux penser, c'est de les chasser hors de notre pays. Cela semble sans espoir, mais Dieu nous délivrera bientôt.

*Votre fils qui vous aime,
Francis (Grupe)*

Chère Francis,

J'espère que cette lettre t'arrivera à temps. Je ne peux plus t'arrêter. C'est ce que tu veux, alors fais-le. Je suis très fière de toi, mon fils, et de notre pays. J'espère que ton groupe aura du succès et qu'il battra les troupes japonaises. Prie toujours Dieu et rappelle-toi toujours que ta famille est très fière de toi. Mais j'espère que tu pourras revenir ici sain et sauf afin que tu puisses nous raconter plus tard ce qui est arrivé pendant votre guerre contre les Japonais. Fais cela pour nous tous. Vive les Philippines !

Ta mère qui t'aime toujours

** * **

D'autres lettres étaient simplement amusantes.

Le 16 décembre 1942

Ma famille chérie,

Salut ! Je regrette de ne pas pouvoir être avec vous à Noël. J'irai rejoindre la guérilla dans les montagnes. Je sais qu'aucun d'entre vous ne me permettra de les rejoindre, mais, selon moi, c'est la dernière chance pour laquelle nous, Philippins, devrions combattre.

Veillez me pardonner toutes les mauvaises choses que j'ai faites. Je regrette toutes les fois où je t'ai laissée tomber, Maman. Peut-être que je ne serai plus ici-bas aujourd'hui ou demain, mais je serai toujours à tes côtés.

Papa, je regrette d'avoir pris ton fusil. Je le retournerai si je suis encore en vie. Si je ne survis pas à la guérilla, va chercher mes dernières volontés et mon testament sous mon lit.

Goodbye !! Je vous aime tous !!!

Alvin !!! (Agustin)

Cher Alvin,

Ta lettre semble correcte. Assure-toi de l'être aussi. Garde-toi de tout danger. Je sais comment tu te sens. C'est pourquoi je t'encourage à te joindre à la guérilla. Combattre pour notre pays est la chose la plus glorieuse à faire. Va botter le derrière de quelques Japonais.

Avec amour,

Ton père (John Lumanang)

Le 16 décembre 1942

Chère Maman et cher Papa,

Ne soyez pas peïnés de ce qui m'arrive. Vous savez à quel point je désirais joindre le mouvement parce que je voulais vraiment aider des compatriotes Philippins à être victorieux et à reprendre notre pays en mains. Nous ne pouvions pas satisfaire la plupart de nos besoins, qu'il s'agisse de nourriture, d'eau, d'habits ou d'un endroit pour demeurer à cause des Japonais.

Je me sens très seule. Mais je pense que nous faisons ce qui est bien pour notre pays.

J'espère que vous êtes indemnes et en bonne santé. Si je ne peux pas aller à la maison pour Noël, je le regrette. Mais le « simple

soldat » reviendra à la maison quand la guerre sera terminée. Les Japonais sont vraiment sur leurs gardes. Mais je promets de prendre bien soin de moi.

Prenez soin de vous aussi.

*Votre fille aimante,
Andeilyn (Frias)*

Ma chère petite Andeilyn,

Si tu es heureuse là où tu es, je suis de tout cœur avec toi !

*Je t'aime.
Roberto*

Lola Corazon

Pour enrichir notre leçon sur la Seconde Guerre mondiale, j'ai pensé à inviter un conférencier dans ma classe de 8^e année. Un conférencier sur la Seconde Guerre mondiale ? On pense naturellement à un ancien combattant.

Cette fois, cependant, j'aimerais que mes élèves connaissent les horreurs de la guerre vues par une personne du monde civil. Et qui pourrait être la meilleure personne pour faire connaître ces horreurs aux jeunes ?

Lola Corazon. Je l'appelle affectueusement Tita lorsque je parle avec elle. Je l'appelle Madame Zarco quand je parle d'elle. Pour mes élèves, elle sera Lola Corazon.

Lola Corazon était ma logeuse. Quand elle décida d'ouvrir sa magnifique maison à des personnes de l'extérieur de Bacolod, dont la plupart étudiaient au collège, je fus parmi les neuf premières pensionnaires qu'elle accueillit. Cette maison devint mon foyer pendant sept ans. (*J'ai supposé qu'elle accueillait seulement des filles.*)

Maintenant âgée de 87 ans, Lola Corazon a encore l'esprit alerte. Elle lit les journaux, regarde le canal CNN et les téléromans, participe à un groupe d'étude biblique deux fois par mois et ne manque jamais la messe des dimanches ou des autres jours fériés de l'Église, tout comme elle ne manque jamais sa visite régulière au salon de beauté. Lola Corazon est un exemple de quelqu'un qui vieillit bien.

J'étais certaine qu'elle serait la meilleure conférencière possible. Pourquoi ? Elle peut non seulement parler sans se fatiguer pendant des heures, mais ses auditeurs ne se lassent pas. Et la raison cruciale pour laquelle elle ferait la conférencière idéale est que l'homme qui a été son mari pendant cinq ans fut tué par les Japonais pendant la libération de Manille. Elle devint veuve à 28 ans.

Cependant, je me suis aperçue que Lola Corazon, bien que mentalement alerte, trouverait difficile de grimper les trois paliers menant à mes salles de classe de 8^e A et de 8^e B.

Alors, pourquoi mes élèves n'iraient-ils pas plutôt dans sa maison ?

Vu qu'elle demeure seulement de l'autre côté de la rue, je lui demandai si je pourrais amener mes deux classes chez elle. Elle accepta avec enthousiasme.

Je préparai mes élèves à la rencontre avec Lola Corazon. Je leur mentionnai ses réalisations, je leur demandai de rédiger au moins deux questions s'adressant à elle et leur rappelai d'apporter le formulaire d'autorisation signé par leurs parents. (Ce formulaire est requis même si la maison n'est qu'à quelques pas de l'école.)

Mes deux leçons se suivaient, séparées seulement par la récréation de trente minutes. Afin de ménager la voix de la conférencière, je demandai à deux employés de la maintenance d'apporter chez elle un karaoke et un microphone.

En arrivant chez elle, je remarquai que le vaste salon avait été dégagé ; le sofa et la table basse étaient rangés sur le côté afin de faire place à ma large quarantaine d'élèves, que je répartis sur le plancher.

Lola Corazon, encore élégante à 87 ans, descendit les rencontrer.

Ayant elle-même travaillé dans l'enseignement avant la guerre, sauf pendant son bref mariage avec Monsieur Laguda, elle leur dit qu'elle se trouvait très à l'aise de les avoir devant elle. Elle était assise sur le sofa, en face d'eux.

Quelle scène à contempler et quel souvenir à choyer ! Cette femme de 87 ans parlant de sa vie et des expériences vécues soixante ans auparavant à des jeunes de 13 ans, sages et aux yeux largement ouverts, installés sur le plancher.

Elle donna une brève introduction sur les ambitions d'Hitler et sur les raisons qui avaient entraîné les Philippines dans la guerre.

Elle raconta ensuite avec vivacité comment ils déménagèrent d'Iloilo à Bacolod lorsque la guerre éclata. Pour assurer leur approvisionnement et leur sécurité, ils se rendirent à leur ferme de San Carlos City, dans le Negros Occidental également. Elle raconta comment un commandant japonais « acheta » leur énorme réserve de maïs pour seulement 700 yens, transaction qu'ils ne pouvaient absolument pas refuser.

Elle raconta ensuite à mes élèves comment elle, qui était déjà au

cinquième mois d'une grossesse, fut obligée de monter sur un bateau de pêche pour se rendre à Manille. Afin d'éviter les sous-marins, ils devaient surtout naviguer le long des côtes. Il leur fallut treize jours pour atteindre Manille. Treize jours ! Mes élèves réagirent avec incrédulité.

Elle parla aussi de sa rencontre fortuite avec son frère José, perdu de vue depuis longtemps. Elle faisait sa promenade matinale, un exercice pour la future mère, dans les rues de Malate lorsqu'elle aperçut par hasard, à distance, cet homme efflanqué dont la démarche lui était si familière. Il se révéla être son frère, qui avait survécu à la marche de la mort. Quelle rencontre ! (Ce frère, José Segovia, termina plus tard ses études d'ingénierie et devint président de l'Université FEATI.)

Lola Corazon rappela aussi combien elle était reconnaissante lorsque les Japonais qui entouraient leur maison permirent à elle-même et à d'autres femmes et enfants de se réfugier à l'hôpital général des Philippines. Elles avaient appris de quelques Philippins que les Américains entraient à Manille. Elle admit qu'elle pensait naïvement que son mari et le reste des hommes philippins suivraient les Américains. C'est la dernière fois qu'elle le vit.

Son frère ainsi que leur serviteur purent les suivre plus tard. Mais pas son bien-aimé. Elle raconta à quel point elle était ravie quand elle vit son frère et leur serviteur.

« Où est ton frère aîné Aquilis ? » demanda-t-elle anxieusement au serviteur. Il lui répondit sans aucun préliminaire : « Les Japonais l'ont transpercé à la baïonnette. » Alors, le monde de Lola Corazon s'écroula.

Regardant la multitude d'émotions peintes sur les figures de mes élèves, je sus qu'ils avaient assimilé le récit personnel de Lola Corazon. Les réalités et les horreurs de la guerre se lisaient sur leurs jeunes visages.

Quelques questions étaient très saisissantes, par exemple :

« Comment avez-vous surmonté la mort de votre mari ? Avez-vous trouvé son corps plus tard ? Comment votre frère a-t-il pu s'échapper ? »

Plus tard, Lola Corazon attira leur attention vers le mur tapissé de

photos en noir et blanc. Elle montra amoureusement son mari à mes élèves. Sur cette photographie prise dans sa jeune trentaine, il paraissait très fringant. (Quelle puissante documentation visuelle ! J'étais heureuse que l'entretien n'ait pas eu lieu en classe après tout.)

À la fin de la visite le président de la classe remercia Lola Corazon. Le trésorier lui remit un panier de fruits. Lola Corazon était un peu contrariée que nous nous soyons souciés de lui acheter un cadeau. Nous l'assurâmes que nous n'avions pas dépensé beaucoup.

Elle dit encore quelques mots. Mes élèves la remercièrent une deuxième fois. Toutefois, ils hésitaient à quitter. Ils se pressaient autour d'elle pour lui poser d'autres questions. Lola Corazon était entièrement disposée à les satisfaire. Elle était extrêmement heureuse de parler à des jeunes. Je dus lui rappeler, ainsi qu'à mes élèves, qu'ils avaient encore une autre leçon.

Nous retournâmes à l'école. Je m'aperçus alors que, comme moi, ils étaient tombés amoureux de Lola Corazon. Tout en marchant, ils parlaient d'elle, de sa force, de son courage, de sa grâce.

Mais j'étais surtout heureuse que, cette fois, la Seconde Guerre mondiale ne soit plus un sujet aussi éloigné et abstrait pour ces jeunes. Leur magnifique et gracieuse Lola Corazon, qui a vécu tout cela, vit de l'autre côté de la rue.

Leçons de la Seconde Guerre mondiale

Les jeunes, la génération X, peuvent-ils assimiler les leçons et les émotions de ce que l'histoire a appelé la Seconde Guerre mondiale ? C'est ce que j'aimerais savoir.

Après notre leçon sur la Seconde Guerre mondiale, qui consistait à regarder un film sur le bombardement de Pearl Harbour, à écouter une conférencière et à rédiger une lettre, je posai cette question : « À supposer que vous ayez été l'un des guérilleros de la Seconde Guerre mondiale et que vous ayez récemment été invités à vous adresser à un groupe d'élèves du secondaire, quelles importantes leçons aimeriez-vous leur laisser ? »

J'ai été agréablement surprise par la sagesse des jeunes.

Voici quelques-unes de leurs réponses :

- Vous ne devriez pas laisser vos ennemis trouver l'endroit où vous ou votre famille vivez. Vous devriez écrire à votre famille par l'intermédiaire du messenger de votre groupe parce que, si vous ne le faites pas, votre famille s'inquiétera, et certains de ses membres pourraient mourir d'inquiétude.
- *Rafael Nonato*
- Défendez toujours ce en quoi vous croyez.
- *Katrina Tirthdas*
- Si dure soit la vie, il y a toujours quelqu'un qui vous aime et se soucie de vous. Et c'est Notre Seigneur.
- *Reilly Macairan*
- Aucun pays ne devrait envahir un autre.
- *Grachel Montebon*
- Survivre c'est s'aider les uns les autres.
- *John David Lizares*
- Vous ne devriez pas vous apitoyer sur vous-mêmes et perdre l'estime de vous-mêmes. Si vous le faisiez, les Japonais pourraient facilement vous faire du mal.
- *Yeana Alon*

- Sans courage, je serais incapable de combattre. Il ne m'est jamais venu à l'esprit de prier Dieu de me garder en vie. Mais chaque jour, je priais Dieu de me donner le courage de combattre pour ma chère patrie.
- *Jancy Uychiat*
- Vous devez travailler fort afin de vivre. Si vous vous assoyez dans un coin et ne faites rien, vous souffrirez de la faim.
- *Yeana Alon*
- Ne soyez pas un parasite qui se nourrit du sang, de la sueur et du travail de ceux qui ont une vie et un avenir.
- *Jose Hedriana*
- Nous devrions être patriotes parce que nous ne pouvons être reconnus dans ce monde si nous n'avons pas de pays.
- *Jarvin Aboy*
- Soyez astucieux. Ne soyez pas téméraires dans les batailles. Cela ne fera que vous mener rapidement à la mort.
- Ayez confiance dans vos amis et alliés, mais soyez prudents parce qu'il peut y avoir un traître.
- *Jose Hedriana*
- Vous ne devez jamais utiliser des châtiments cruels ; vous ne seriez pas différents d'eux (les Japonais).
- *Francis Grupe*
- Lorsqu'il y a une guerre, ne hâissez pas une race. Hâissez les gens qui l'ont déclarée. Aucun soldat n'aime la guerre. Même les plus braves soldats craignent pour leur vie.
- *James Kotaro Yayoshi*
- Adviennent que pourra, personne ne pourra jamais vous détruire aussi longtemps que l'amour et la dignité habiteront dans vos cœurs.
- *Sergio Gelanga*
- Ne laissez personne vous faire du mal. Si vous ne réagissez pas quand quelqu'un vous fait du mal, on continuera de vous en faire pendant le reste de votre vie.
- *Greslie Lagunday*

- Notre pays est l'endroit où nous sommes nés et avons grandi. Alors, pourquoi le trahir lorsque nous pouvons combattre pour lui ?

- *Louis Wenceslao*

- Gardez toujours de l'espoir. Croyez toujours qu'il existe toujours une manière de sortir de situations difficiles.

- *JN Oliver Villanueva*

- La guerre n'est jamais bonne. Dans la guerre, vous perdez beaucoup de choses, surtout des personnes chères. Vous perdez parfois votre esprit aussi.

- *James Kotaro Yayoshi*

Après avoir lu les leçons que mes élèves avaient retirées de notre thème, je m'aperçus que leurs vues reflètent une génération qui a non seulement compris les horreurs que les gens ont subies pendant cette période, mais qu'ils pouvaient aussi s'identifier profondément avec ces personnes et leurs émotions.

Pour une enseignante, cette formation de perceptions et d'empathie chez les jeunes, qui dépasse la connaissance et la compréhension, est toujours une cause de réjouissance. Ce sont des moments comme celui-là qui font de l'enseignement une profession tellement emballante.

De plus, je trouve que leurs réflexions méritent non seulement d'être citées, mais qu'elles ont aussi une pertinence subtile pour la vie actuelle. Leur lecture m'apprend aussi quelque chose. Souvent, mes élèves sont aussi devenus mes mentors.

Merci, chers élèves.

Chant indien

Pendant ma leçon de 10^e année sur l'Inde ancienne, j'enseignai à mes élèves un chant hindou émouvant de quatre vers, que j'avais appris à une assemblée de Signum Fidei à La Salle-Dasmariñas :

Om nama Shiva

Om nama Shiva

Om nama Shiva

Shiva om nama.

Ils adorèrent répéter ce chant, surtout face à leurs camarades. Nous le chantâmes lentement, d'abord les mains levées, puis les mains jointes sur la poitrine. Au dernier vers, ils avaient la tête inclinée et les yeux clos comme des moines. Pendant les premières répétitions, ils ressemblaient davantage à des Bouddhas hilares qu'à des moines sérieux.

Ils furent plus emballés lorsque je leur donnai la traduction du chant, que j'espère correcte :

Le Dieu qui est en moi salue le Dieu qui est en toi.

Environ deux semaines plus tard, nous avions un test sur le chapitre traitant de la civilisation chinoise. Le silence de la salle de classe fut rompu par un « Om Nama Shiva » murmuré par un de mes élèves.

J'allai à côté de lui et l'invitai doucement à être silencieux :

« Excuse-moi. Nous ne sommes plus en Inde. Nous sommes maintenant en Chine. »

Sans manquer une mesure, il entonna « Kwang Chong le hong shi... » ou des mots chinois sans signification prononcés par quelqu'un qui ne parle pas chinois, sur l'air de « Om Nama Shiva ».

Comme il y avait un test à passer, les élèves de la classe et l'enseignante essayèrent très fort de ne pas pouffer de rire.

Question à 50 points

Je présentais le thème de la Constitution dans l'un de mes cours de sciences politiques, l'un des sujets facultatifs en 11^e année. Comme moyen de motivation, je posai des questions sous la forme d'un jeu questionnaire (Ka Na Ba : êtes-vous prêts à jouer) modifié.

« Combien d'articles y a-t-il dans la Constitution de 1987 ? Qu'est-ce que l'article V ? L'article IX ? »

Je continuais à augmenter les points pour leur récitation notée, spécialement pour les questions dont la réponse n'était pas facile. Certaines atteignirent 10 ou 15 points au lieu des 2 ou 5 points normaux. Désormais, presque tous les élèves de la classe étaient attentifs à chaque mot que j'allais prononcer, attendant la question difficile suivante.

Soudain, je dis : « Pour 50 points, qui peut réciter le préambule ? »

La classe rit. C'était vraiment une question difficile. Tandis que certains marmonnaient qu'ils ne pouvaient plus se rappeler tout le passage, qu'ils l'avaient entendu pour la dernière fois pendant leur première année de sciences sociales, une main s'agita frénétiquement dans les airs.

C'était Rexel qui réclamait l'attention : « Mademoiselle, Mademoiselle ! »

Les élèves la regardèrent, à la fois impressionnés et incrédules.

« Viens en avant, Rexel », lui dis-je.

Rxel récita le préambule sans sourciller, sans hésiter et sans omettre un mot.

Elle obtint les 50 points.

La troisième République

Pour rendre plus personnelle et plus intéressante la leçon sur les différentes administrations, je suggérai de faire des exposés collectifs.

La classe se divisa en petits groupes. Tout d'abord, les élèves essayèrent de choisir six présidents. Après avoir regardé les photos des présidents contenues dans leurs manuels, mes élèves se retournèrent et examinèrent les figures de leurs camarades masculins.

Quelqu'un dit joyeusement : « Regarde-le. Il ressemble à Roxas. »

« Non, il ressemble davantage à Quirino qu'à Roxas », répondit un autre.

« Et Cyrus ? Oui, il pourrait être Magsaysay. » Presque tous furent d'accord après avoir regardé leur manuel et le visage de Cyrus.

Parfois, un camarade timide se cachait la figure dans un geste d'embarras réel ou simulé.

« Regardez les yeux légèrement bridés de John. » Tous se tournèrent pour le dévisager.

« Oui, il pourrait être Marcos. » Un sourire approbateur régla le sort de leur camarade pour ce jour-là.

Au bout de près de la moitié de la période, après une bonne dose de taquineries, de discussions et de rires, six anciens occupants du palais Malacahang furent choisis.

Je demandai ensuite aux six présidents de se tenir dans différentes parties de la salle de classe. Leurs camarades furent invités, rangée par rangée, à se placer, debout, à côté ou à proximité du président dans le gouvernement ils aimeraient se trouver.

J'ai presque regretté le mode de groupement que j'avais proposé. J'ai immédiatement remarqué qui était populaire et qui l'était moins. Après quelque temps, un des présidents demeurait seul.

J'essayai de déchiffrer ses sentiments et je fus très soulagée de voir qu'il semblait bien prendre la situation. Depuis l'autre côté de la

salle, son sourire semblait confirmer : « Cela ne me dérange pas. Je suis bien. »

« En réalité, bon nombre de présidents n'ont pas été très populaires », dis-je à haute voix, sans m'adresser à personne en particulier.

Mais, comme il ne pouvait y avoir que sept ou huit membres dans un groupe, certains camarades cachèrent leur déception et se rangèrent avec le groupe incomplet. Finalement, même le président le moins populaire eut son lot de partisans.

À l'intérieur des petits groupes, on choisit des chercheurs, des conseillers présidentiels et des porte-parole pour préparer un exposé – un discours sur l'état de la nation, avec entretien et discussion libre.

Je déterminai les mécanismes, le moment de l'exposé de chaque groupe et les critères d'évaluation. Les groupes commencèrent ensuite leur séance de planification.

Vers la fin de la période, une « conseillère présidentielle » s'approcha de moi et demanda instamment :

« Mademoiselle, est-ce correct si Arrah et moi dansons l'Otso-Otso (huit-huit) avant que le président Magsaysay ne prononce son discours ? »

« Otso-Otso pendant la présidence de Magsaysay ?! » Je ne pus m'empêcher de rire.

Je suppose qu'elle aussi trouva sa demande amusante après l'avoir formulée, car elle fit comme moi. Toutes les deux, nous avons ri de bon cœur.

Quelques instants plus tard, j'expliquai :

« J'apprécie vraiment ton sens de la créativité, Leeahrah, mais vu le temps limité assigné à chaque groupe, il faut que votre exposé porte sur les programmes importants du président Magsaysay et sur leurs conséquences pour les Philippines, surtout les pauvres. Vous pouvez inclure ses antécédents personnels et familiaux, mais veuillez insister sur ses programmes. »

« Bien, Mademoiselle. » Souriant encore, elle retourna à son groupe.

Je ne pouvais que secouer la tête avec une incrédulité qui fit place à une certaine tristesse. J'étais frappée par la difficulté que les jeu-

nes peuvent éprouver à distinguer entre le gouvernement et le monde du spectacle.

Il me répugne de l'admettre, mais l'art de la politique est en voie d'extinction, comme le dugong des Philippines.

« Otso-Otso ? » Je ne pouvais que faire un sourire désabusé.

Gaffes de présidents

« Mesdames et Messieurs, Son Excellence le Président Roxas. Des applaudissements s'il vous plaît. »

Juan Paolo paraissait très élégant avec son veston et sa cravate quand il entra dans la salle de classe et fut présenté. Ses camarades étaient tout souriants pendant qu'ils l'applaudissaient, mais il entra avec son allure tranquille et sérieuse habituelle.

Même si l'exposé s'adressait uniquement à la classe, je veillai à ce que la classe fasse honneur à l'office de Président.

Alors, pour chaque classe d'études sociales, des garçons désignés portaient un lutrin emprunté au bureau du directeur adjoint, un gros appareil karaoke et un microphone à pied provenant des services audiovisuels. Un groupe imaginaire réussit péniblement à copier le sceau du président et à le fixer sur le lutrin avant son exposé.

À l'exception d'un président, qui s'excusa de se présenter en chemise polo blanche, tous se présentèrent dans leur plus belle chemise philippine ou en veston et cravate.

Après la présentation habituelle des antécédents familiaux et scolaires du président, celui-ci était censé prononcer son discours.

Mais ce que mes élèves attendaient impatiemment, c'était la chance de poser des questions, pour deux raisons évidentes : vérifier la connaissance que leurs compagnons avaient du gouvernement qui leur était assigné et gagner beaucoup de points pour chaque question délicate posée. Cependant, certains insistèrent pour dire qu'ils souhaitaient connaître les réponses pour le simple plaisir de savoir.

Certaines questions paraissaient aussi ingénues et drôles que les réponses qu'elles suscitèrent de la part des six présidents de la République.

Question au président Roxas

Q : Quelle fut la cause de votre décès, Monsieur le Président ?

R : J'ai eu une crise cardiaque à la base aérienne Clark.

Question au président Quirino

Q : Qu'est-ce que l'entente Quirino-Foster que vous avez signée ?

R : Puis-je demander à mon porte-parole de répondre à votre question ?

Porte-parole : Le conseiller peut peut-être aider.

Conseiller : Je pense que l'entente a fait de bonnes choses pour les Philippines.

Questions au président Magsaysay

Q : Monsieur le Président, pourquoi avez-vous servi du basi (vin de riz) aux délégués étrangers lors de votre inauguration ?

R : Parce que j'aime les produits philippins. (Cette réponse suscita des applaudissements.)

Q : Avez-vous déjà eu des maîtresses, Monsieur le Président ?

R : Aucune. J'étais fidèle à mon épouse. (Autres applaudissement des camarades.)

Questions au président Garcia

Q : Comment se fait-il que vous ne portiez pas votre chemise philippine, Monsieur le Président ?

N'êtes-vous pas fier d'être Philippin ? Est-ce que la politique de préférence aux Philippins et aux produits philippins n'était pas votre idée ?

R : J'ai simplement été influencé par les Américains.

Q : Comment avez-vous réagi quand vous avez appris que l'avion du président Magsaysay s'était écrasé ?

R : J'étais très triste évidemment. Il était un ami. Mais, plus tard, je fus content parce que je deviendrais président.

Questions au président Macapagal

Q : La présidente GMA est la fille que vous avez eue de votre seconde épouse.

De quoi votre première épouse est-elle décédée, Monsieur le Président ?

R : Elle est décédée de malnutrition. (Les élèves de la classe ne pouvaient le croire d'abord, mais ils se rappelèrent que la mère de Macapagal était lavandière. Alors, ils ne firent pas de commentaires.)

Q : Quel est le frère que votre porte-parole a mentionné, Monsieur le Président ?

R : Je regrette, j'ai oublié le nom de mon frère. (Vraiment, quel genre de frère êtes-vous ? Les élèves étaient incroyables.)

Q : Pourquoi ne portez-vous pas votre chemise philippine aujourd'hui ?

R : Je regrette, j'ai oublié de l'envoyer au nettoyage.

Q : Pourquoi avez-vous abaissé le taux de change du peso philippin ?

R : J'ai seulement obéi au FMI et à la Banque mondiale.

Questions au président Marcos

Q : Pourquoi avez-vous tué Julio Nalundasan, Monsieur le Président ?

R : Je ne l'ai pas tué. C'est un mensonge.

Q : Pourquoi avez-vous ordonné l'assassinat de Ninoy ?

R : Ce n'est pas vrai non plus. C'est une rumeur non fondée.

Q : Pourquoi avez-vous proclamé la loi martiale, Monsieur le Président ?

R : Je n'ai pas encore proclamé la loi martiale. J'en suis à mon premier mandat. Vous vous rappelez ? Et je ne prévois pas de la proclamer.

« Une dernière question s'il vous plaît. Le Président doit quitter. Il a d'autres engagements. »

Sur ces mots du porte-parole, le forum libre prit fin.

Le président quitta la salle et enleva sa chemise philippine.

Entretiens filmés

Pour l'un des devoirs du troisième trimestre, ma classe optionnelle de sciences politiques était divisée en trois groupes chargés de préparer chacun un entretien filmé sur le service gouvernemental qui lui était assigné. Avec le manuel sur la Constitution des Philippines comme guide, ils entreprirent le projet.

Le jour de l'échéance, je trouvai deux VCD et une bande VHS, leurs projets terminés, sur ma table de travail. En raison d'un horaire chargé, j'ai été incapable de regarder les travaux le jour même.

Le lendemain, pendant la récréation, quatre de mes élèves de sciences politiques m'encerclèrent à la fontaine.

Arian demanda nerveusement : « Mademoiselle, avez-vous regardé notre VCD ? » Quatre paires d'yeux brillants me fixaient avec une appréhension à peine dissimulée.

Je répondis : « Pas encore, mais j'ai très hâte de le regarder. Je le ferai cet après-midi, puis nous le regarderons lundi, en classe. »

Les quatre filles m'implorèrent littéralement : « Nous allons voir cela en classe ? Non... ! S'il vous plaît, ne montrez pas cela en classe. Nous allons mourir de honte. Ne faites pas cela Mademoiselle. »

Je trouvai leur façon d'agir assez inhabituelle pour elles. Elles étaient de la « meilleure société » et, l'année précédente, dans leur cours d'anglais de troisième année, elles ont eu une leçon en cinématographie, et une production, avec M. Peque Gallaga, directeur, comme conférencier invité, rien de moins. Alors, pourquoi avaient-elles peur maintenant de montrer leur entretien filmé ? J'étais passablement perplexe.

Je les taquinai un peu parce qu'elles paraissaient si sérieuses et si craintives. « Pourquoi pas ? Y a-t-il des scènes sexy au Conseil exécutif ? Allez, les filles ! »

Elles étaient de nouveau sérieuses. « Regardez-le d'abord, s'il vous plaît, Mademoiselle. »

« D'accord, je le ferai cet après-midi », leur promis-je.

Elles commencèrent à grimper l'escalier menant à leur salle de classe. Soudain, Krystel et Marichelle revinrent précipitamment vers moi et me supplièrent de nouveau :

« Mademoiselle, si nous devons vraiment regarder cela en classe, veuillez nous dire quand afin que nous soyons absentes ce jour-là. »

Je les congédiai simplement en riant.

Cet après-midi-là, je me rendis à la salle d'audiovisuel pour visionner leur film.

Je me demandai : « Qu'est-ce qui peut leur faire craindre que la classe entière regarde leur entretien ? » C'était mon tour d'être excitée.

La vidéo commença par une musique agréable pendant que le nom des membres apparaissait à l'écran. Leur entretien s'intitulait *LA POLITIQUE AUJOURD'HUI*.

La belle figure de Krystel apparut. Elle était donc l'hôtesse de l'entretien. Une magnifique salle de séjour servait de studio. Je me demandai dans la maison de quel (quelle) camarade de classe elles avaient fait le tournage.

Lorsque Krystel présenta l'un des invités, un avocat, Marichelle apparut, assise, les jambes croisées, sur un élégant fauteuil d'apparence antique à dossier élevé et elle paraissait très alerte et très chic.

Un instant! Elle avait changé son nom de famille. Elle était présentée comme l'épouse d'Atty, son camarade la même classe de sciences politiques.

Je comprenais maintenant. C'est pour cela qu'elle avait peur. Avec Mark, un autre avocat, elle discutait des qualités du président et du vice-président de la République.

Puis elles firent appel à leurs invités spéciaux.

Pour FPJ, candidat à la présidence, Jeric, ce camarade de grande taille et de belle apparence, portant des lunettes sombres, entre en scène. Et pour Son Excellence la Présidente Gloria Macapagal-Arroyo, leur camarade Alaine entre. Elle ressemble en tout point

à GMA ; elle a la même taille et un grain de beauté placé au bon endroit.

J'étais très impressionnée par leur créativité, qu'il s'agisse de la scène, du contenu de l'entretien ou de leur jeu.

Je le fus encore plus quand Arian apparut à l'écran, tenant un microphone dans les rues de Bacolod, avec des voitures passant à proximité, invitant certains résidents à poser leurs questions aux invités de leur entretien. Elle paraissait tellement authentique. Elle aurait pu passer pour un reporter d'ABS-CBN. Le mouvement de la camera était formidable. Je découvris plus tard que le cameraman était Kevin.

Le reportage en direct d'Arian se termina par « De retour à toi, Krystel. »

L'entretien se termina par la remise de bouquets aux dames invitées.

Dans le générique et les remerciements, je lus la cause des craintes des filles.

Sauf pour Holly, le nom de famille des filles avait été remplacé par celui de certains de leurs camarades masculins, leurs petits amis.

L'entretien filmé était trop bon pour être laissé dans le tiroir. De plus, le projet devait servir de point de départ pour une discussion approfondie sur les services gouvernementaux. Je fixai donc le moment de sa projection à la classe, mais j'essayai de réduire l'impact du changement de noms, qui provoquait la gêne des filles.

Quand le film était sur le point de commencer, les filles concernées étaient très tranquilles et même nerveuses, je pense. Mais le début arracha des oh! et des ah! admiratifs, de sorte que la présentation de Marichelle comme l'épouse de... fut noyée par les commentaires à haute voix et les rires des spectateurs.

Je remarquai le soulagement de Marichelle. Elle pouvait désormais s'asseoir confortablement au lieu de tenir la tête sur le pupitre.

Avant que la vidéo ne présente le générique, j'étais à l'intercom, demandant au personnel de l'audiovisuel d'arrêter la vidéo et j'essayais en même temps de cacher le grand écran de télévision avec mon corps. J'essayais simplement de soustraire les filles à la

gêne. Certains spectateurs réagirent en disant : « Mademoiselle, je pense que ce n'était pas encore fini. »

« C'était seulement des noms... » Je souris aux filles concernées, qui me répondirent par un sourire de connivence.

Ah l'innocence et la tendresse des jeunes et des amours de jeunesse ! Ce sont des choses à chérir et à conserver précieusement dans les recoins de son cœur. Des années plus tard, on se rappellera en soupirant et en souriant, ou même en ricanant, ces souvenirs de l'école secondaire.

Voyage dans la nature

Mambucal Mountain Resort – Il était près de 15 h, et il pleuvait fort quand nous arrivâmes. Mais le temps ne réussit pas à modérer l'excitation que mes élèves et moi ressentions quand l'autobus s'arrêta en face de l'endroit réservé, le chalet 9B.

Portant nos sacs à dos et nos tentes, nous gambadâmes vers le chalet, entrâmes dans la chambre et trouvâmes deux lits bien faits qui nous attendaient. Pour vingt élèves et une enseignante? Je trouvai cela presque ridicule. Sans les jeunes qui m'entouraient, et dont l'enthousiasme était très contagieux, je n'aurais peut-être pas cessé de me blâmer pour cette piètre planification apparente. Notre plan initial était de camper sous la tente, la chambre étant réservée pour nos objets personnels et pour la toilette. Mais la nature avait d'autres plans, je suppose.

Ce campement d'une nuit était une activité d'enrichissement en éducation écologique, un thème que j'ai intégré à ma classe de géographie mondiale à l'école normale, où j'enseignais à temps partiel.

Nous en étions déjà à la deuxième phase de notre activité planifiée. Nous venions d'arriver de la Central Azucarera de la Carlota, une raffinerie de sucre, où les élèves ont vu en direct, au milieu du grondement de machines géantes, comment le sucre est fabriqué. C'est une activité économique qui est devenue une partie de l'héritage culturel de la population de Negros. C'était la première fois qu'ils voyaient des montagnes de sucre. Et ils se demandaient pourquoi on ne voyait aucune fourmi.

De plus, mes élèves ont eu à écouter un agent de l'environnement qui nous a expliqué le programme de gestion des déchets de l'entreprise.

Nous eûmes aussi la chance d'avoir un aperçu de la manière dont l'eau est recyclée dans l'usine et dont la pulpe de canne à sucre est transportée à l'extérieur pour servir d'engrais agricole.

Presque tous étaient fatigués après le voyage de la journée et la tournée. Mais, pendant que quelques-uns se reposaient sur le lit, le groupe désigné pour préparer le repas du soir, dirigé par

Freddie et Mary Rose, commença à s'activer dans la cuisine. Il commença à faire mariner deux grandes casseroles de chanos (poisson-lait) et de côtelettes de porc.

Quand la pluie cessa, Donato et ses acolytes commencèrent à installer leurs tentes sur le terrain de camping, juste en face du chalet. Pendant ce temps, le groupe de Dyann et de Georgene, où régnait une ardeur générale, s'affairait à répéter le spectacle culturel d'après le repas.

En regardant mes élèves, qui travaillaient ardemment aux tâches assignées, j'étais très consciente que mon profond désir de leur fournir une expérience d'apprentissage significative m'aidait à surmonter certains obstacles mineurs ou apparemment insurmontables.

J'avais de la fièvre cette nuit-là et deux jours avant notre voyage. De plus, il pleuvait abondamment depuis deux ou trois jours, ce qui rendait impossible tout camping sous la tente. Et nous n'avions réservé qu'une chambre. Mais il était hors de question d'annuler l'activité. J'offris au Grand Maître mon corps faible, les provisions limitées et le mauvais temps.

Cette nuit-là, je priai ardemment pour obtenir la force physique, la sécurité du groupe et le succès de nos activités.

La grâce de Dieu ne manque jamais. Il nous donna plus que j'avais demandé. Notre Dieu est vraiment un Dieu étonnant.

Les groupes ethniques

Le souper, passablement faste pour un camping sous la tente, fut animé dans le chalet. Les activités d'après le repas furent encore plus animées. Vingt et un jeunes, tout excités, se bousculaient pour se costumer à l'intérieur d'un seul chalet. Imaginez le plaisir et le bruit.

« S'il te plaît, maquille-moi. – Tu as vraiment l'air d'un Amérindien. – Comment place-t-on des plumes ? – Mon visage est tellement noir. Qu'est-ce que tu as fait ? – Tu es censé être un Africain. – Où est mon sarong ? – Est-ce que ces accessoires sont à toi ? – Nous nous sommes vraiment préparés pour cette nuit. – Est-ce que je parais bien ? »

J'écoutais toutes ces conversations de vestiaire, tout en travaillant tranquillement sur le lit à préparer trois exemplaires des critères pour juger les présentations des groupes.

Il y eut quelques minutes de baisse de courant, de sorte que tout cela se passait avec une seule lampe torche et une faible ampoule de secours dans la chambre. La faible lumière avait tendance à accroître l'excitation des jeunes. Ils se costumèrent fébrilement pendant que les maquilleurs ou maquilleuses avaient de la difficulté à bien voir les figures de leurs camarades.

Enfin, Monsieur Go, recteur du collège, et Madame Jimelo, une collègue à qui j'avais envoyé un texto auparavant, arrivèrent. Venant directement de la piscine, ils eurent la bonté de donner un coup de main et de servir de juges.

Nous nous rendîmes tous au site où les présentations devaient avoir lieu. Les élèves devaient présenter la façon dont un groupe ethnique du continent qui leur était assigné manifeste son respect envers Mère Nature.

À cause de la pluie, nous annulâmes le feu de camp qui était prévu. Nous demeurâmes plutôt dans un magnifique bâtiment ancien, un établissement de bains, que notre esprit transformait en temple ancien.

Les rituels commencèrent au rythme des bambous. Les Ifugaos,

venus d'Asie, interprétèrent sérieusement leur danse de l'épervier. Les Amérindiens dansèrent autour d'un feu de camp (une lampe torche bien placée recouverte d'un morceau de tissu produisait une lueur rougeâtre). Une tribu sud-américaine arriva avec quelques paniers de pommes de terre et de fruits, ses offrandes à son dieu et à la Mère Terre. Ce groupe cannibale versa et but du « sang ». La jolie Lorelie, désignée comme « shaman » provenant d'Europe, fascina le groupe par l'agitation de son feuillage médicinaux et par ses mouvements presque frénétiques mais gracieux, joints à ses incantations prononcées en face d'une femme malade. Ne voulant pas être en reste, une tribu Massaï, venue d'Afrique, exécuta une danse représentant son moyen d'existence, l'agriculture de subsistance.

Malgré la bruine qui tombait, notre temple était rempli d'un esprit de fête. Il faut avouer que les présentations furent entrecoupées de ricanements et de rires parce que certains Amérindiens ou Africains paraissaient vraiment étranges. Néanmoins, nous fûmes tous transportés à différentes époques et à différents endroits cette nuit-là. Ce fut un moment magique qu'aucune autre activité ordinaire de salle de classe ne pourrait jamais égaler.

Nous quittâmes le temple après avoir pris quelques photos pour être sûrs qu'une partie de ce moment enchanteur avait été captée afin que les élèves puissent, pendant des années, regarder ces photos et rire et, peut-être, se rappeler à quel point on peut être à la fois très créatif, sérieux et drôle.

Éducation à la source d'eau chaude

Immédiatement après les présentations culturelles, tous se précipitèrent vers le chalet pour revêtir leur maillot de bain. Il était presque 21 h. Nous craignons que les piscines ne ferment dans une heure.

Après avoir dépassé quelques arbres, des chalets, un bar de vidéo et d'autres arbres, nous atteignîmes la piscine – la source d'eau chaude. Cet endroit isolé, faiblement éclairé, sous un dais de vieux grands arbres, sans personne en vue, et à notre entière disposition cette nuit-là, nous parut très invitant. Après une rapide douche froide, nous avons tous plongé dans la piscine chaude, très réconfortante pour tous ces corps fatigués de seize ans.

Mes élèves se taquinaient en disant : « Nous avons tous l'air de vieillards atteints de rhumatisme. » Lever les yeux vers la frondaison et les éclats de lumière provenant d'un ciel étoilé tandis que nos corps étaient caressés par les eaux sulfureuses et apaisantes chaudes était tout simplement sublime. De temps à autre, un silence bienfaisant enveloppait le groupe, offrant un moment de réflexion sur la paix et la beauté de Mère Nature.

Un peu plus tard, mes élèves sentirent les feuilles tombées qui touchaient leurs pieds quand ils marchaient dans la piscine.

Quelqu'un dit : « J'ai des feuilles sur les pieds. »

Quelqu'un d'autre ajouta : « Je peux les sentir aussi. »

Je suggérai : « Pourquoi n'enlevons-nous pas ces feuilles pour être plus à l'aise ? » J'ajoutai en badinant : « Chaque feuille sortie de la piscine vaudra un point supplémentaire pour votre récitation. » - « Vraiment Mademoiselle ? » Mes élèves paraissaient prendre mon défi au sérieux. « D'accord », dirent-ils joyeusement.

« Je vous donne jusqu'à vingt pour enlever les feuilles de cette piscine. » Tous bondirent sur leurs pieds et se mirent à la tâche. Les feuilles agaçantes de l'instant précédent semblaient maintenant être des bijoux sur leurs pieds.

Quelqu'un s'écria fièrement : « Il y a beaucoup de feuilles par ici. » De l'autre côté, quelqu'un rétorqua : « J'en ai encore plus. »

Je fis aussi ma part de travail. Examinant les diverses feuilles que je tenais, je demandai à mes élèves, qui s'affairaient dans l'eau : « Les feuilles que vous tenez sont-elles toutes pareilles ? » S'efforçant de voir leurs feuilles dans l'obscurité, ils répondirent : « Non, Mademoiselle. »

« C'est la biodiversité », dis-je simplement.

J'annonçai à voix haute : « Le temps est écoulé. » Les élèves se hissèrent hors de la piscine et commencèrent à compter le paquet de feuilles qu'ils tenaient. Je prévoyais que chacun en compterait une vingtaine jusqu'à ce que j'entende Reynalin, assise sur le rebord de la piscine, qui comptait sérieusement et fort : « ... 95, 96, 97... ! »

Nous avons alors déposé toutes les feuilles comptées sur la grosse poubelle portant la mention BIODÉGRADABLE que nous avons trouvée près de l'entrée de la piscine.

En retournant dans la piscine, je dis à ce beau groupe de jeunes gens et enseignants éventuels : « C'était de l'éducation écologique condensée. » Tous esquissèrent un sourire.

Quand il fut presque temps de partir, je leur demandai de former un cercle et de se tenir par la main.

PERCEPTIONS PERSONNELLES

Dix ans d'enseignement ne suffisent pas pour maîtriser entièrement le métier. Permettez-moi cependant de vous faire part de trois perceptions que j'ai acquises pendant les dix ans de ma vocation d'enseignante.

Premièrement, l'enseignement, comme toute autre profession, crée un profond sentiment d'épanouissement et de bonheur chez quelqu'un qui éprouve de l'amour ou de la passion pour cette profession. Cet amour se manifeste apparemment inlassables d'un enseignant pour renforcer la maîtrise de son art. Assister à des formations et à des séminaires à l'intérieur de son horaire professionnel, poursuivre des études supérieures ou postdoctorales, lire des livres et des revues professionnelles sont quelques-uns des moyens qui aident un enseignant à être plus créatif et novateur. Un regard émerveillé, une question qui manifeste une sensibilité accrue, un signe de tête témoignant d'une compréhension approfondie, des documents critiques présentant de nouvelles perceptions, des sourires reconnaissants de la part d'élèves ne sont que quelques-unes des joies qu'éprouve un enseignant créatif. Ces joies sont bien plus précieuses qu'un salaire.

Deuxièmement, bien enseigner n'est pas donné aux faibles et aux paresseux. Le travail d'un enseignant ne s'arrête pas à 17 h, contrairement à celui d'autres professions. Après une journée complète de travail, qui commence généralement à 7 h 30, un enseignant rentre à la maison avec des piles de travaux à contrôler et à noter, une série d'autres documents à rédiger ou de livres à lire. Mais le vrai travail commence habituellement après le repas du soir et se termine souvent aux petites heures du matin. Le lendemain, l'enseignant ou l'enseignante se lève tôt pour se préparer à rencontrer cinq ou six groupes d'élèves dans la journée, c'est-à-dire 250 à 300 jeunes comprenant des élèves très studieux et d'autres moins.

Cela décourage-t-il l'enseignant ordinaire ? Pas du tout. Est-il fatigué ? Très. Se sent-il surmené ? Souvent. Mais, il retourne en salle de classe d'un pas vif et avec le sourire, l'esprit en alerte, prêt à proposer et à recevoir des défis dans les domaines des idées et des possibilités. La journée et l'énergie d'un enseignant sont étonnantes.

Troisièmement, pour que l'enseignement produise une différence dans la vie d'un élève ou dans une collectivité, il faut qu'un enseignant ait le sentiment d'accomplir une mission. C'est cela, je pense, qui rend l'enseignement très exigeant, surtout à notre époque, où la complaisance envers soi-même et la satisfaction personnelle semblent d'une importance suprême. Pourquoi est-ce que j'enseigne ? Comment vais-je faire de ce

monde un meilleur endroit pour vivre parce que j'ai vécu, parce que j'ai enseigné ?

Défi de taille en vérité. Mais je pense que, s'il n'a pas répondu directement à cette question, un enseignant fatigué sera très porté à considérer son travail comme une corvée fastidieuse plutôt que comme un important travail visant à apporter le salut humain et religieux, un travail destiné à arracher les jeunes à l'ignorance et à ses conséquences, à tous les aspects de la pauvreté, qu'elle soit matérielle, intellectuelle, psychologique ou spirituelle.

De plus, j'ai la ferme conviction que je n'enseigne pas seulement pour aujourd'hui, ni pour l'année scolaire, ni même pour les cinq prochaines années, mais que, avec la grâce de Dieu, mon enseignement et mon influence porteront du fruit pendant vingt ans ou même au-delà de mon existence mortelle. J'ai la conviction que je ne suis pas simplement en train de modeler cet adolescent gauche, timide ou rebelle qui se trouve en face de moi, mais une personne qui a une âme, des aspirations, des possibilités illimitées, qui apportera de l'espoir au monde, au-delà de ma sphère d'action et de mes connaissances.

L'enseignement est vraiment une profession très noble pour ceux qui ont assez de profondeur d'esprit pour en saisir l'essence. Alors, à vous tous, les enseignants, merci d'accomplir avec patience et amour la noble tâche de façonner et toucher les esprits et les cœurs des jeunes, comme Saint Jean Baptiste De La Salle nous l'a appris.

Puisse Dieu continuer de répandre sur nous sa force et sa grâce afin que nous puissions toujours le trouver dans le visage des élèves qui sont confiés à nos soins.

QUAND J'ÉTAIS CONFIEE À LEURS SOINS

Un assez grand nombre de personnes ont vraiment influencé ma vie. J'en ai rencontré certaines dans un cadre formel comme les quatre murs d'une salle de classe ou d'un auditorium lors de conférences, j'en ai rencontré d'autres par le truchement des grands livres que j'ai lus. Sans minimiser les nobles efforts et la grandeur de tous mes mentors, je désire mentionner quelques-uns des éducateurs chrétiens qui, à leur insu, ont fait une énorme différence dans ma vie.

Sœur Marcela de la Cruz, A.R., ma directrice d'école secondaire et professeuse de vie chrétienne à l'Académie St. Augustine, très artistique et très éprise de culture. Elle marchait la tête haute et avait la grâce d'une ballerine. Avec sa voix puissante et sa guitare, elle nous enseignait des hymnes chrétiens et des chansons d'amour classiques. Dans le bruissement de sa robe noire, elle nous charmait avec des pas de danse bien exécutés. J'attendais avec impatience les messes des mercredis ou du premier vendredi du mois, où elle chantait en solo et où sa voix magnifique résonnait dans la vieille église. Cela ne manquait pas de me donner la chair de poule et le sentiment d'être au paradis.

Merci Sœur Marcela d'avoir cru en moi, de m'avoir envoyée à divers séminaires de leadership, et même de m'avoir vantée devant vos amis (surtout des religieuses et des prêtres) pendant cette période où je ne voyais en moi qu'une adolescente maigre, timide et maladroite.

Madame Rosario Saavedra, mon professeur de musique et d'anglais à l'Université St. Paul de Dumaguete City. (Elle avait une voix et une peau parfaites.) Elle jetait des citations pertinentes de poètes et autres écrivains anglais avec autant de facilité qu'elle jouait du piano. La première chose qu'elle nous enseigna fut l'hymne de l'école, qui disait : « Fils et filles de St. Paul, venez écouter son invitation... »

Depuis ce jour, je n'ai pas pu chanter ce chant sans me rappeler son image, l'oreille droite presque parallèle au piano et l'oreille gauche écoutant intensément nos voix. L'arrêt brusque de ses mains sur les touches et une mine renfrognée signifiaient : « On reprend. »

Merci Madame Saavedra de m'avoir aidée à tomber amoureuse de Shakespeare et, bien sûr, de mes autres poètes romantiques favoris. Merci aussi d'avoir cru en ma capacité de faire certaines choses : prononcer une allocution, diriger un groupe, rédiger une pièce de Noël. Merci de m'avoir incitée à toujours donner le meilleur de moi-même.

Sœur Alma Esmero, SPC, mon professeur de religion et animatrice de notre organisation d'étudiants catéchistes bénévoles de St. Paul. Combien elle aimait nous amener à une montagne ou à une plage pour une récollection, qui était surtout une promenade dans la nature et du plaisir. Je ne peux plus me rappeler nos séances de prière, mais avec quelle clarté je peux encore me rappeler que nous nous assîmes tôt sur la plage un certain matin et regardâmes avec fascination le soleil qui apparaissait à l'horizon, créant des teintes magnifiques dans le ciel ! Nous commençâmes à nous lever et à marcher pieds nus sur la plage seulement lorsque nous ne fûmes plus capables de le regarder fixement.

Je pense que mon amour de la nature et mon ardent désir d'amener mes élèves s'y promener pourraient faire partie de ce que vous m'avez légué. Un autre souvenir qui me revient de façon frappante est notre vente porte à porte de billets de tirage dans les villes voisines. Vous m'avez enseigné qu'il est noble de frapper à la porte d'un étranger, et même de quémander, si c'est pour répandre l'Évangile.

Merci Sœur Alma de m'avoir procuré ces magnifiques expériences d'apprentissage.

Monsieur Leonardo Sicat Jr., directeur intransigeant mais très attentionné d'Andres Soriano Memorial School-La Salle de Cebu. Son leadership chrétien exemplaire fit de ma première année d'enseignement l'une des plus intéressantes et des plus mémorables.

Son bureau était si accessible à n'importe quel membre du personnel que je pus même lui parler de choses aussi banales que de piqûres d'insectes qui m'inquiétaient depuis des jours. Il en fit aussi une histoire.

Le lendemain, après l'école, je fus tellement surprise lorsque, entrant dans ma chambre du dortoir des enseignants, je constatai que mon épais matelas avait été remplacé par un tout nouveau. L'aide domestique m'informa que le matelas avait été changé après que quelqu'un de la maintenance eut fumigé tout le dortoir. Tout à fait délicat et typique de Monsieur Sicat.

Merci, Monsieur Sicat, pour vos exemples très paternels et chrétiens. Vous êtes un patron, un mari et un père si idéal que je me suis fait la promesse, il y a plusieurs années, que je vous demanderais un jour d'être mon ninong (parrain) à mon mariage. Cependant, cela ne s'est pas produit, du moins pas encore.

Frère Jun Erguiza, FSC, le premier Frère des Écoles chrétiennes, à la voix douce, que j'ai rencontré lorsqu'il visitait ASMS-La Salle comme superviseur. Je découvris qu'il est un homme très pragmatique mais qu'il rayonne l'excellence. J'ai appris que je devais donner davantage, car faire de mon mieux pouvait ne pas le satisfaire. Cela fut confirmé par ses entretiens avec moi après ses observations et par une note manuscrite affichée au bureau du directeur adjoint de l'école secondaire, que j'ai lue par hasard

quand j'ai pointé ce matin-là. Elle disait à peu près : « L'enseignement que j'ai observé hier aurait pu être meilleur. » Dans son désir d'excellence, ambition de toute école lasallienne, il pouvait blesser par sa franchise.

Il peut être très théorique, mais il peut aussi se mettre au niveau d'un nouvel enseignant. Ses questions pleines de sollicitude (« Comment trouves-tu ta première année d'enseignement? Es-tu heureuse ici ? ») me le rendirent sympathique pour la vie. Il apprit que j'étais heureuse à ASMS mais, quand il sut que je souhaitais être mutée à une autre école lasallienne plus près de chez moi, il n'hésita pas à m'aider. Il me promit très sérieusement : « Je vais te recommander au directeur de USLS de Bacolod. » (C'est à sept heures d'autobus de chez moi, mais c'est l'établissement lasallien le plus proche.)

Un jour, alors que je présentais des signes d'épuisement professionnel et que je savais que Frère Jun se trouvait en ville, je ne pus m'empêcher de frapper à la résidence des Frères. Fidèle à sa bonté foncière, Frère Jun écouta patiemment ce que je lui racontais en pleurant. Ses hochements de tête, son silence réconfortant et les mots qu'il prononça après que j'eus parlé me donnèrent du courage et, d'une certaine manière, un sentiment d'équilibre.

Merci Frère Jun de m'avoir transmis directement les valeurs d'excellence et de compassion. Votre bonté m'a aidé à persévérer dans l'enseignement pendant ces moments difficiles, ce qui m'a finalement amenée à découvrir et à comprendre pleinement que l'enseignement est, au fond, une vocation.

MERCI À VOUS, CHERS MENTORS, ET À TOUS CEUX QUI ONT INFLUENCÉ MA VIE D'UNE MANIÈRE SPÉCIALE.

L'AUTEUR

Dara B. Tumaca - Ramos est originaire de Malabugas, Bayawan City, dans le Negros Oriental. Première de promotion au primaire et au secondaire, elle a poursuivi son rêve d'enfance de devenir enseignante à l'Université St. Paul de Dumaguete City, où elle a obtenu un baccalauréat en enseignement secondaire, cum laude, avec majeure en anglais et mineure en histoire. Elle a terminé une maîtrise es arts en enseignement de l'histoire et des sciences politiques à l'Université De La Salle de Manille.

Elle passa sa première année d'enseignement à Andres Soriano Memorial School (ASMS)-La Salle, Lutopan, Cebu, où elle a été initiée au système lasallien et s'en est éprise.

Mademoiselle Dara, comme ses élèves et ses collègues l'appellent affectueusement, a enseigné l'histoire des Philippines, les études asiatiques, l'histoire mondiale, l'économie, la vie chrétienne et les sciences politiques à l'Université de St. La Salle-Integrated School, Bacolod City. Elle a également servi l'université en tant que présidente du département des sciences sociales et comme directrice adjointe de l'enseignement secondaire et primaire.

Elle a été aussi enseignante à temps partiel à l'école normale de la même université, où elle a essayé d'inspirer aux futurs éducateurs en sciences sociales de profiter au maximum des occasions d'apprendre et de trouver de la joie dans l'enseignement.

Elle est maintenant la nouvelle directrice de LIDE Learning Center, Inc. (LLCI) à Isabel, Leyte.

Table des matières

• Présentation	3
• Remerciements	4
• Introduction	5
• Géographie des Philippines	7
• Mactan	9
• Balay Negrense	12
• Quelle superbe maison!	15
• L'anneau	16
• La société secrète	20
• Égarés	24
• Jour de la St-Valentin à Buro-Buro	26
• À la piscine !	27
• Un musée animé	29
• Ouverture du musée	31
• Où est la momie ?	33
• Tournée gréco-romaine	35
• Tunay na Ina	38
• Lettres de 1942	40
• Lola Corazon	45
• Leçons de la Seconde Guerre mondiale	49
• Chant indien	52
• Question à 50 points	53
• La troisième République	54

• Gaffes des présidents	57
• Entretiens filmés	60
• Voyage dans la nature	64
• Les groupes ethniques	66
• Éducation à la source d'eau chaude	68
• Perceptions personnelles	70
• Quand j'étais confiée à leurs soins	72
• L'auteur	75

Cahiers MEL

41. Appel mondial à une nouvelle mobilisation pour l'enfance

42. Cultures et Justice : Une perspective de Mission pour la Vie Consacrée



TASSA RISCOSSA – TAXE PERÇUE ROMA – ITALIA

Supplemento al n. 4 del 2010 di **Rivista lasalliana**

Trimestrale di cultura e formazione pedagogica della Associazione Culturale Lasalliana

Direzione e redazione: 00165 Roma - Via Aurelia 476

<http://www.lasalliana.com> – E-mail: fpajer@lasalle.org